

**action**  
**104** **POÉ**  
**TIQUE**

**P E S S O A**



**EZRA POUND**

**Les deux cantos non publiés**

*Emmanuel Hocquard - Rémy Hourcade*

*Marcelin Pleynet - Claude Delmas*

*Maurice Regnaut - Jean-Louis Giovannoni*

*Olivier Cadiot*



104

# action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

●  
publié avec le concours du Centre National des Lettres

Ce numéro a été réalisé par Rémy HOURCADE, avec la participation de Emmanuel HOCQUARD, Henri DELUY et Jean-Louis GIOVANNONI.

## A PARAÎTRE

Nouveaux poètes des U.S.A., Poésies en U.R.S.S., Le Sonnet en France, La Fontaine, Poètes de la Réunion...

**REDACTEUR EN CHEF :** Henri Deluy.

**COMITE DE REDACTION :** Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Bergeret, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

**SECRETARIAT GENERAL :** Jean-Pierre Balpe, Yves Bergeret.

**COUVERTURE :** Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

**DIFFUSION :** A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff -  
Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

**ABONNEMENT :** France : 4 numéros : 150 F — Etranger : 230 F  
France : 8 numéros : 270 F — Etranger : 400 F  
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

I.S.B.N. : 2-85463-04-0

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1986

N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

## FERNANDO PESSOA

Je ne sais pas si Fernando Pessoa a vraiment existé : <i>Emmanuel Hocquard</i> .....	2
Brève introduction à F. P. : <i>Pierre Hourcade</i> .....	5
Abiographie : <i>Khadour Méry</i> .....	9
Poèmes : <i>Fernando Pessoa</i> .....	12
Lettre à Mario de Sâ-Carneiro : <i>F. Pessoa</i> .....	23
Poèmes : <i>Alberto Caeiro</i> .....	25
Pages intimes et d'auto-interprétation (extraits) : <i>F. Pessoa</i> .....	29
Odes : <i>Ricardo Reis</i> .....	30
Lettre à deux psychiatres français : <i>F. Pessoa</i> .....	32
Poèmes : <i>Alvaro de Campos</i> .....	34
Rencontre avec F. P. : <i>Pierre Hourcade</i> .....	43
Une lettre de P. Hourcade .....	45
Projets : <i>F. Pessoa</i> .....	47

## EZRA POUND

Les deux « Cantos » non publiés, par *Ezra Pound*, traduits de l'italien par *Joseph Guglielmi*, avec une note de *Philippe Mikriammos* .... 50

## POEMES

Encore : <i>Marcelin Pleynet</i> .....	57
Il n'a commencé : <i>Claude Delmas</i> .....	62
ad : <i>Maurice Regnaut</i> .....	65
Suaires : <i>Jean-Louis Giovannoni</i> .....	73
Davy Crockett ou Billy le Kid auront toujours du courage : <i>Olivier Cadiot</i> .....	76

## NOTES - INFORMATIONS - EDITIONS - REVUES

Fernando Pessoa, comme un Dieu qui dort (*Claude Adelen*) - Un récit n'a pas d'ombre : Jean Daive (*Françoise de Laroque*) - A travers le mur : Jean-Charles Depaule (*Marie Etienne*) - Chatila : Gérard Noiret (*Marie Etienne*) - Chronique des recueils, chroniques des revues (*Yves Bergeret*) - Hussein Mansour Al-Hallaj, Adonis (*Jean-Pierre Balpe*) - Robert Davreux : Jacques Roubaud (*J.-P. Balpe*) - D'une anthologie l'autre : 21 + 1 poètes américains (*J. Guglielmi*) - Numéros disponibles - Des mots à ne pas oublier - Bulletin d'abonnement - Porc à l'Alentejane (*H. D.*).

Je ne sais pas si Fernando Pessoa a vraiment existé  
(en admettant que nous sachions ce qu'exister veut dire),  
mais je pense qu'il existe autant  
que chacun de nous pense qu'il existe.  
Et qu'en ce sens il est unique.  
Non pas au sens où chacun d'entre nous est unique  
— ou croit l'être —  
mais au sens où Fernando Pessoa est unique,  
c'est-à-dire comme un géranium  
au milieu d'autres géraniums,  
c'est-à-dire comme tout le monde.

Ce qui le rend différent de beaucoup d'autres poètes,  
c'est son indifférence à tout,  
y compris à la poésie et à l'indifférence.  
Son indifférence n'est pas une pose, ni une attitude.  
Elle est l'expression d'une intelligence en alerte incessante.  
Pour Fernando Pessoa, être intelligent c'est douter de tout  
y compris de l'intelligence et du doute,  
c'est chercher à se défaire de ce qu'on a appris.  
Fernando Pessoa manie son intelligence  
comme le contrebandier de Valéry Larbaud se sert  
de son petit miroir de poche  
pour s'assurer que les douaniers ne sont pas à ses trousses.  
Je crois qu'il avait un regard de mouche.  
Que ses yeux de mouche lui permettaient de tout voir  
en même temps, une chose et son contraire,  
plus quelque chose qui n'est pas exactement son contraire  
et qui est, en fin de compte, la même chose.

En admettant que Fernando Pessoa ait jamais existé  
(et que l'on soit tombé d'accord sur ce qu'exister veut dire),  
je pense qu'il était ce qu'on pourrait appeler solitaire,



et qu'être solitaire comme j'imagine qu'il le fut  
c'est être présent partout à la fois et présent nulle part,  
c'est être en même temps tout le monde et personne.  
Être Fernando Pessoa c'est être tout, à soi tout seul.  
Et quelque chose qui a un rapport avec le sommeil.

T.S. Eliot avait besoin de Dieu pour aimer  
et pour écrire ce qu'il a écrit.  
La métaphysique donnait la nausée à Fernando Pessoa  
parce que la métaphysique implique une dualité  
qui lui soulevait le cœur.  
Cette nausée de l'âme (qu'il entretenait  
en écrivant ce qu'il écrivait)  
lui fit écrire ce qu'il a écrit  
jusqu'à ne plus pouvoir penser, jusqu'à cet épuisement  
qui a un rapport avec le sommeil.

La dévorante banalité des choses quotidiennes  
est son point de départ et son point d'arrivée.  
Il ne prend pas une chose quelconque de la réalité de tous les jours  
pour la monter en épingle et lui donner un sens  
plus haut, ni aucun autre sens en dehors d'elle-même.  
Il prend une chose banale  
qu'il expose un moment à la lumière trompeuse de la métaphysique  
pour la reposer, inchangée — ou presque —  
dans la banalité dévorante des choses quotidiennes.

Seïgen Ishin affirmait qu'avant d'étudier le Zen  
sous la conduite d'un bon maître  
les montagnes sont des montagnes et les eaux sont des eaux.  
Que, parvenu à une certaine vision intérieure de la vérité,  
les montagnes ne sont plus des montagnes  
et les eaux ne sont plus des eaux.  
Mais qu'une fois atteint l'asile du repos,  
de nouveau les montagnes sont des montagnes  
et les eaux sont des eaux.



Je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire,  
mais je pense que Fernando Pessoa aurait été content  
d'entendre cela.

Sans l'ombre d'un doute, c'est autour de cela,  
ou de quelque chose d'approchant, que tourne sa lucidité.  
Et sa rhétorique de géranium.



BREVE INTRODUCTION A FERNANDO PESSOA (1)

Inédité, sinon encore inédit, Fernando Pessoa est de ceux que la biographie ne saurait aider à comprendre ou à interpréter ; et d'ailleurs, en ce qui le concerne, elle est ignorée. Le plus digne d'universalité des poètes portugais de ce temps gravite en marge de tout milieu littéraire, planète solitaire et ironique témoin des mœurs du clan. De l'œuvre considérable qu'il accumule depuis tantôt vingt ans, seules quelques miettes ont été réparties entre différentes revues éphémères. Ses premiers recueils paraîtront-ils cette année ? Lui-même n'en est pas sûr. C'est ce qui explique, sans la justifier entièrement, l'indifférence complète de ses compatriotes, hormis une minorité qui depuis longtemps l'a su mettre à sa juste place.

En apparence tout au moins, F. P. est étranger à la tradition lyrique de sa race. Il peut même dérouter à première vue, car le visage qu'il présente au curieux pressé ou avide de confidences n'est qu'artifices et ne semble avouer qu'une virtuosité sans âme. Jamais il ne cherche à séduire, jamais il ne se livre. Parmi les nombreuses œuvres « hétéronymes » dont il a dissimulé la communauté d'origine derrière quatre ou cinq noms distincts, celles qu'il a signées de son nom véritable ne sont des révélations ni plus ni moins directes que les autres. En réalité, rien en lui n'est étranger à l'humain, mais le paradoxe de sa complexe nature est de n'être à peu près jamais artificielle, tout en n'étant jamais entièrement soi.

Issu, de son propre aveu, d'un symbolisme encore tout chargé de préoccupations théoriques et verbales, F. P. n'a cessé de chercher à se réaliser poétiquement à travers toutes sortes de personnalités, à partir d'une personnalité originelle dont il a pris conscience vers 1914 : Alberto Caeiro. Alberto Caeiro, c'est exactement l'anti-symbolisme ; c'est l'homme contre l'anthropomorphisme. Toute la lucidité de la connaissance s'use en lui à dépouiller l'univers et le vivant des prestiges de la métaphore poétique. Aucun panthéisme abstrait, aucun préjugé philosophique n'entre dans cette attitude. Un homme essaie de ne plus se penser *homme*, mais de se sentir *être*. Il n'y parvient qu'au terme d'un long labeur de démolition où la rhétorique la plus têtue, sciemment absurde et impitoyablement logique tout à la fois, s'exaspère jusqu'à la tautologie, jusqu'à la haine des hommes et de leurs tendresses factices, jusqu'à une sorte de manie solitaire et obsédée. Tel est l'amer breuvage que distille le « berger sans troupeaux ». Ramenée sur le plan esthétique, cette tentative est en somme un congé définitif signifié non sans rudesse à toutes les gentillesse de l'art symbolique et incantatoire. Tentative considérable, mais purement négative. Alberto Caeiro ne dura guère et F. P., qui s'est plusieurs fois offert le savoureux plaisir d'évoquer la mémoire et de commenter la leçon de celui qu'il appelle « son maître », nous le donne pour mort, et bien mort.

De ses cendres naquit tout d'abord Alvaro de Campos, ou l'exaltation brutale de l'humeur pure, le déchainement du fauve humain. En 1917, en pleine guerre, il crachait son mépris à la face de l'Europe et piétinait



frénétiquement toutes ses idoles : Anatole France, « salade de Renan-Flaubert dans une fausse vaisselle XVII<sup>e</sup> », Barrès « féministe de l'Action, moisissure de la Lorraine, fripier des défunts des autres, vêtu des dépouilles de son commerce », Wells « tire-bouchon de carton pour la bouteille de la complexité », d'Annunzio « Don Juan à Pathmos, (solo de trombone) », Maeterlinck « poêle du mystère éteint ». Fils de l'inventeur d'une bonne demi-douzaine de vivants, il se donnait la joie satanique de condamner l'individualisme et d'annoncer l'événement du surhomme collectif. Parallèlement il lâchait dans le monde de prodigieux poèmes à la Walt Whitman, dont l'immense « Ode maritime ». L'Ode maritime cherche, en quarante pages, à traduire l'exaspération progressive d'un désir — hantise des au-delà suscitée par la vue d'un port à l'aube — jusqu'à un extrême point de frénésie à partir duquel, par glissements successifs et savamment ménagés, il redescend vers une sereine acceptation du réel grâce à une communion librement consentie avec l'Univers moderne. On peut difficilement imaginer une alliance plus complète de la violence démesurée dans l'expression et de la science précise dans l'architecture. Les meilleurs unanimistes paraîtraient des François Coppée à côté de cette furieuse coulée de vie, et pourtant Valéry en personne n'a pas dépensé plus de ruse à ordonner la Jeune Parque. Et ce comble de l'artifice parvient à imposer au lecteur l'image d'une spontanéité sans frein !

[...]

Mais lorsqu'il s'est bien saoulé de vagissements impuissants, à son désespoir explosif succède la tension statique de Ricardo Reis. Comme la jouissance, la fureur assouvie rend à l'homme livré à lui-même une amère lucidité et l'oblige, par une naturelle loi de contraste, à s'attacher fortement à quelque dure discipline qui lui garantisse une illusoire pérennité tout en le limitant dans une attitude nettement circonscrite. D'où ces comprimés de sagesse païenne, à la fois très intense et très intellectuelle, que sont les brèves « Odes » de Ricardo Reis. Elles constituent une des rares tentatives que je connaisse de renouveler dans un art très moderne et fort éloigné de toute singerie pseudo-classique la rapidité elliptique et la densité verbale propres à Horace. Mais chez le poète portugais, il n'y a point de mythe interposé entre l'état humain et sa transposition esthétique ; il n'y a qu'un homme qui cherche à harmoniser toutes les modulations de la vie en adaptant à chacune la clef qui lui semble la mieux appropriée à la justesse du chant.

Quant aux œuvres signées Fernando Pessoa, elles forment à elles seules un monde poétique singulièrement riche et divers. Il y a le Pessoa logicien, qui s'amuse à se dévouer lui-même en s'engageant à la suite du « Banquier Anarchiste » dans un mécanisme de syllogismes et de déductions impitoyables qu'il oriente correctement vers l'impasse d'une contradiction absurde et sans remède. Il y a le Pessoa orgiaque des poèmes écrits en anglais de cet « Epithalemium » où il n'a point attendu D.-H. Lawrence pour réhabiliter l'acte sexuel avec une fougue sans métaphysique et une puissance sans vergogne qui nous replongent tout droit en pleine sensualité élizabéthaine. Il y a le Pessoa magicien du « Dernier Sortilège », qui se penche sans vertige et peut-être sans illusion sur le gouffre équivoque de la Pythie : épreuve et expérience volontaire plutôt qu'impulsion de l'instinct. Il y a le Pessoa qui, dans le « Livre de l'Inquiétude », tient registre des confidences en prose de « Bernardo Soares, aide-comptable à Lisbonne », doux autodidacte à la mémoire un peu trop fidèle et au cœur gonflé de nostalgie prévue, combinant à doses variables (et savamment graduées par son secrétaire) les réminiscences d'une culture incertaine et les effusions mélancoliques de ses aveux monologués. Il y a enfin le Pessoa du « Cancioneiro », qu'on serait tenté d'identifier avec



l'homme dont il emprunte le nom, si tous ses frères bâtards n'avaient plus ou moins les mêmes droits que lui à être reconnus et légitimés. C'est le plus portugais de toute la famille, le plus immédiatement national. Tous ses compatriotes retrouveront une image secrète d'eux-mêmes qu'ils se plaisent à chérir en la maudissant parfois dans la sobriété de ces strophes murmurés :

*Soleil nul des vaines journées  
Chargées de travaux et de calme,  
Tiédés à tout le moins les mains  
A qui tu n'entres pas dans l'âme.*

*Que du moins la main effleurant  
L'autre main qui sur elle passe,  
D'une tiédeur souple, en surface,  
Déguste la froideur de l'âme.*

*Seigneur, si la douleur est nôtre  
Et la faiblesse qui est en elle,  
Donne-nous du moins cette force  
De ne la montrer à personne.*

Poésie d'abandon, mais où la maîtrise de soi garde ses droits. Si la sensibilité du Cancioneiro donne la main aux détresses d'Alvaro de Campos et aux confidences de Bernardo Soares, l'expression emprunte à Ricardos Reis sa ferme élasticité sans bavardages ni complaisances. Et ainsi se trouve bouclé le périple du poète autour de lui-même.

Car il y a une unité de F. P. qui ne fait que se développer sans se contredire à travers tant de métamorphoses. Cette multiplicité même en est la marque, et tant de poètes ne sont que les différents profils d'un même homme. Tapis au centre de sa vie, F. P. se regarde tourner comme une ronde de chevaux de bois autour d'un axe qui est son exigeante lucidité. Le sang bouillonne, retombe; l'imagination prend feu, s'épuise; l'instinct se durcit, se relâche, la logique se déclanche, déraille : aucune oscillation, aucun flux et aucun reflux ne lui échappent, parce que sa fatalité est de ne pouvoir ni fermer les yeux, ni cesser de comprendre. Il a beau parfois faire tout ce qu'il peut pour avoir l'air de le faire exprès, il a beau se parodier pour feindre une feinte, se compliquer encore et se multiplier pour s'étourdir lui-même, et le spectateur avec lui : ce ne sont pas les règles d'un jeu qu'il brouille par ces artifices, ce sont ses propres réflexes dont il cherche à se déprendre en tâchant sans y parvenir de les réduire à l'état mécanique de procédés littéraires. Aussi toutes les mystifications et tous les paradoxes de son œuvre ne doivent pas faire illusion sur la profondeur humaine d'une inspiration qu'aucune ruse n'est capable d'altérer ni de réduire au silence. F. P. est essentiellement, incurablement poète. Il ne se délivre qu'en s'assouvissant, en se livrant sans restriction, mais par tranches séparées, en pâture à son monstre intérieur. Chacune de ses tentacules s'efforce de happer au passage un fragment de durée humaine pour obtenir un répit digestif de l'obsession qui le tourmente. Mais comme c'est tout l'homme en lui, chair, tête et cœur, qui est en proie au vertige de la conscience de soi, il a spécialisé les tentacules et pourvu chacune des ventouses les mieux adaptées à cette parti du moi qu'il lui a destinée comme victime. Il y a des poètes-oiseaux, des poètes-lauves, des poètes-singes (et ceux-là, hélas ! innombrables !) : F. P. est le poète-pieuvre.



Ce drame de la conscience poétique est sans précédent dans toute la poésie du Portugal, mais l'accent qui le révèle est bien celui d'un seul pays. Que la « *saudade* », c'est-à-dire, au fond, la hantise d'une fatalité irréparable, emprunte chez P. les apparences d'un cas très particulier, elle n'en reste pas moins souveraine maîtresse de la sensibilité en lui comme en tous ceux de sa race. Tant de vies imaginaires et simultanées ne lui font que plus cruellement désirer celles qu'il a perdues (« *Anniversaire* » — « *Le Dernier Sacrilège* »), celles qu'il est impuissant à conquérir (« *Ajournement* »), et toute l'œuvre d'Alberto Caeiro, celles qu'il sent se briser en lui à chaque moment (« *Ebauche* »). Il est une perpétuelle fuite à travers une incessante défaite, et plus il se multiplie, plus il s'échappe. Insuffisance irrémédiable, regret inconsolable, désir sans espérance : n'est-ce point là l'essence même de la lyrique lusitanienne ? Fernando Pessoa, le plus européen des poètes portugais de ce temps, n'emprunte les éléments de sa grandeur à aucune concession littéraire ou spirituelle au monde qui n'est pas celui de sa chair. Parmi toutes les contradictions de ce tempérament protéen, celle-ci n'est certes pas la moins singulière ni la moins véridiquement humaine.

Coimbra, février 1932

---

(1) *Ce texte a été publié dans le n° de janvier 1933 des « Cahiers du Sud ». Il était suivi de quelques poèmes traduits. Il n'a jamais été repris.*

---

PIERRE HOURCADE (1908-1983) a longtemps vécu au Portugal. Dans les années 1928/30, il a connu F. Pessoa. Il a été le premier à faire connaître la personne et le travail du poète portugais. Ce numéro est dédié à sa mémoire. Il est aussi dédié à Armand Guibert, admirateur et longtemps seul traducteur d'une œuvre qu'il sert depuis tant d'années.

---



ABIOGRAPHIE

Fernando PESSOA, donc, n'a jamais existé. Le phalanstère de poètes lisbonnins gorgés de futurisme, qui a conçu ce mauvais canular littéraire — probablement dès 1915 — n'aurait dû trompé, en définitive, que les éternels naïfs en quête de rédempteur ; en perpétuelle attente du poète d'espèce compliquée qui a pour mission de redonner vie à un génération exsangue.

Malheureusement, la plaisanterie a pris de telles proportions aujourd'hui qu'il devient urgent d'en démonter les mécanismes.

Non, Fernando PESSOA n'a jamais existé : une simple lecture attentive des textes, un examen sérieux des différentes étapes de sa biographie suffisent pour nous en convaincre.

La mystification repose, dans l'esprit de ses concepteurs, sur un principe simple : il s'agit de plaquer sur un personnage réel, un petit bourgeois tranquille cotoyé au café, les ailes d'un poète protéiforme, écrivant sous divers « hétéronymes », dont chacune des identités littéraires sera prise en charge par l'un de nos poètes désœuvrés.

Il suffit, pour cela, de larder la biographie transparente de ce malheureux employé de commerce de détails saugrenus, empruntés à l'imagination ou à l'existence de nos plaisantins, pour obtenir le portrait « du plus grand poète portugais depuis CAMOES », un super CAMOES en quelque sorte.

L'observateur attentif, disons-le clairement, ne peut être longtemps abusé par de tels artifices ; pourquoi, par exemple, s'encombrer de plusieurs « hétéronymes », là où Shakespeare crée une foule de personnages auxquels il prête la diversité des nuances de sa pensée ?

Les règles de la supercherie littéraire nécessitent plus de rigueur dans la conception et plus de constance dans le faux-semblant.

Imagine-t-on un poète sans descendance ? Sans vie sentimentale ? Sans correspondance amoureuse autre que celle entretenue avec une certaine Ophélie (encore un clin d'œil) ? Un poète qui n'aurait rien publié de son vivant, si l'on excepte quelques plaquettes licencieuses en anglais, quatre ou cinq tracts de circonstance et un long poème épique, « Message », couronné d'un second prix d'encouragement (le détail en trop !) lors d'un concours organisé par le Secrétariat à la Propagande du jeune régime autoritaire portugais ?

La ficelle est un peu grosse.

Les faits sont clairs ; il suffisait aux thuriféraires bëlants de Fernando PESSOA de savoir manier le scalpel et de séparer le réel — un modeste employé de commerce — du fictif inoculé subrepticement à cette vie limpide par notre joyeuse bande de plumitifs, pour découvrir la vérité.

Qu'on en juge plutôt :

Fernando Antonio NOGUEIRA PESSOA, le « vrai », est né le 13 juin 1888 à Lisbonne (3 h 20 de l'après-midi) au quatrième étage d'un immeuble situé face au théâtre Sao CARLOS, que son père, fonctionnaire dans



un quelconque Ministère, fréquentait comme critique musical. Celui-ci meurt alors que son fils unique n'est âgé que de cinq ans.

L'enfant se retrouve seul avec sa mère. On retrouve notre prétendu poète en 1905, inscrit en philosophie à la faculté des Lettres de Lisbonne, qu'il abandonnera d'ailleurs en 1907 à la faveur d'une grève d'étudiants.

Cette même année, il crée une imprimerie au 40 de la rue Conception de la Gloire, qu'il baptise société « Ibis ».

Après l'échec de cette entreprise, il devient correspondant étranger pour le compte de sociétés commerciales, profession qu'il exercera jusqu'à sa mort — le 30 novembre 1935 à l'Hôpital Saint Louis des Français, des suites d'une crise de colique hépatique.

Une enquête diligente nous apprend que, de 1905 à 1935, Fernando PESSOA a successivement logé :

- Rua da Bela Vista, 17.
- Calçada da Estrela, 100.
- Rua da Gloria, 4.
- Rua do Carmo, 18.
- Rua de Passos Manuel, 24.
- Rua Pascoal de Melo, 119.
- Rua Almirante Barroso, 12.
- Rua Bernardim Ribeiro, 11.
- Rua Coelho da Rocha, 16.

On sait également qu'en 1926 il dépose un brevet d'invention pour un « annuaire indicateur synthétique par noms et toutes autres classifications, consultable en toutes langues ». A cette même époque il prend la direction de la « Revue du Commerce et de la Comptabilité ».

Voilà tout ce que l'on sait de l'homme qui passe encore, auprès de nos beaux esprits, pour une gloire littéraire du XX<sup>e</sup> siècle.

Ajoutons que, si cet employé modèle n'avait eu l'innocente habitude de fréquenter le soir un certain café Martinho da Arcada, il n'aurait jamais servi de cible aux mauvais plaisants des tables voisines.

Pour le reste — l'enfance en Afrique du Sud, la mère remariée et bien sûr idolâtrée, l'homosexualité latente, la grand-mère folle, les lointaines origines juives, la passion pour la Kabbale et l'astrologie, l'appartenance aux Chevaliers de la Rose-Croix, le paganisme, le tabagisme et les crises de delirium tremens — fantasmes, mensonges et galéjades de mythomanes alcooliques, de saphrophages oisifs.

A qui fera-t-on croire qu'une seule et même personne est capable d'avoir engendré des mouvements littéraires aussi contradictoires que le « saudosisme », variante du transcendentalisme panthéiste, le « paulisme » crépusculiste, « l'intersectionnisme » sous l'influence du futurisme et du cubisme, et enfin le « sensationnisme ».

A trop vouloir prouver...

Les choses en seraient restées là, et la plaisanterie s'effilochait au rythme des suicides et de la disparition des membres de notre phalantère — on voit bien, par exemple, qu'entre 1924 et 1928 la production de textes des différents poètes est quasiment nulle — lorsqu'un groupe de jeunes poètes, réunis autour de la revue « PRESENÇA », décide de prolonger la mystification.

Ils s'offrent même le luxe, en janvier 1935, de publier une lettre où Fernando PESSOA s'explique sur la genèse et sur la vie de ces trois « hétéronymes » principaux — Alberto CAEIRO, Ricardo REIS et

Alvaro de CAMPOS — et d'un « semi-hétéronyme » Bernardo SOARES auteur d'un journal intime, le « Livre de l'Inquitude », retrouvé (sic) en 1982. La soit-disant missive ne lésine pas sur les détails : chacun est pourvu d'un visage, d'une apparence physique, d'une démarche ; on lui prête une personnalité, une vie sociale, un style d'écriture particulier.

A partir de cette lettre, la supercherie dispose de bases solides, l'imaginaire prend le pas sur la réalité. Et l'on ne s'étonne plus qu'en 1942, un éditeur mal informé décide de publier les textes dont il dispose et que l'on assiste, au cours des quarante années qui vont suivre, à une véritable réaction en chaîne chez les poètes portugais : ce sont, maintenant, 10, 20, 100 écrivains qui prennent la plume en lieu et place de Fernando PESSOA. Ils déposent religieusement ces écrits dans une malle mythique, remise à la Bibliothèque Nationale en 1982, et qui ne contenait pas moins de 27.345 textes !

Comme le phénomène a gagné, depuis trente ans, l'étranger par le biais des traductions, ce seront bientôt des millions de pages, en toutes langues, qui viendront gonfler des milliers de malles déposées dans plusieurs dizaines de Bibliothèques Nationales.

Si l'on n'y prend garde, il n'y aura bientôt plus que des « hétéronymes » de Fernando PESSOA ! Celui-ci je le répète, n'a jamais existé ; il n'a qu'à peine vécu.

*Cette édition, mon cher  
Pierre Hourcade, n'a  
qu'un intérêt bibli-  
ographique, et encore...  
Le poème est remplacé  
par le même poème,  
devenu différent dans  
"English Poems, I".*

*Salut atlantique !*

ANTINOUS

A POEM

*Fernando Pessoa*

*29/III/1930.*



---

Fernando PESSOA

---

QUATRE POEMES DE « MESSAGE »

DON DINIS

De nuit, il écrit l'un de ses Chants d'Ami,  
Lui, qui plante les navires à venir,  
Il entend un silence qui murmure en lui :  
Une rumeur de pinèdes qui ondulent  
Comme blé d'Empire, et demeurent invisibles.

Ruisseau, ce chant, jeune et pur,  
Recherche l'océan à découvrir ;  
La parole des pinèdes, obscur vacarme,  
Est l'écho présent de cette mer future,  
Elle est la voix d'une terre qui aspire à la mer.

LE COMTE DON HENRIQUE

Tout commencement est involontaire.  
Dieu est l'agent.  
Le héros l'assiste, incertain,  
Inconscient.

L'épée venue entre tes mains,  
Ton regard descend.  
« Que faire de cette épée ? »  
Brandis la et fais-le.

## MER PORTUGAISE

---

O mer salée, combien de ton sel  
Est fait de larmes du Portugal !  
Nous t'avons traversée : combien de mères ont pleuré,  
Combien d'enfants ont prié en vain !  
Combien de fiancées n'ont pu se marier  
Pour que tu sois nôtre, O mer !

Est-ce que ça valait la peine ? Tout  
Vaut la peine quand l'âme n'est pas petite.  
Qui veut aller au-delà du Bojador  
Doit aller au-delà des douleurs.  
Dieu a donné le péril et l'abîme à la mer,  
Mais c'est en elle que le ciel se regarde.

### EPITAPHE POUR BARTOLOMEU DIAS

---

Ci-gît sur la petite plage, à l'extrême pointe,  
Le Capitaine de la Fin. Doublée l'épouvante,  
La mer est la même : personne ne la craint plus !  
Tel Atlas, il brandit le monde sur son épaule.

(Traduction Henri Deluy)

---

(« Message » est le seul recueil publié du vivant de F. Pessoa. Don Dinis est le roi-troubadour du XIII<sup>e</sup> siècle, réputé aussi pour avoir fait planter de grandes forêts de pins. Don Henrique est le fondateur de la première dynastie portugaise. Le cap Bojador, en Afrique, peu après la hauteur des Iles Canaries, était le point à partir duquel les navires changeaient de direction, vers l'Amérique.)



## AUTOPSYCHOGRAPHIE

Le poète est un simulateur.  
Il simule si parfaitement  
qu'il finit par simuler comme douleur  
la douleur qu'il ressent vraiment.

Ceux qui lisent sentent bien,  
dans la douleur qu'il exprime,  
non les deux douleurs qu'il a ressenties,  
mais la douleur qu'ils n'éprouvent pas.

Ainsi tourne en rond sur ses rails,  
pour amuser la raison,  
ce petit train mécanique  
qu'on dénomme le cœur.

(Traduction Henri Deluy, Jean-Louis Giovannoni,  
Emmanuel Hocquard, Rémy Hourcade)

---

*Fernando Pessoa* : « L'ODE TRIOMPHALE & DOUZE  
POEMES DE LA FIN », par *Alvaro de Campos*. Un volume  
de 40 pages, 21/15, sur centaure ivoire, comprenant :  
« L'Ode triomphale », écrite en 1914, et les douze derniers  
poèmes écrits en 1935 par Pessoa, peu avant sa mort, sous  
le nom de cet hétéronyme majeur. Traduction de *Rémy  
Hourcade* et *Emmanuel Hocquard*. Editions Royaumont,  
Fondation Royaumont, Asnières/Oise, 95270 Luzarches  
(45 F).

---

## CELLE QUI MOISSONNE

Mais non, elle est abstraite, c'est un oiseau  
de son virevoltant dans l'air de l'air  
et son âme chante sans obstacle  
puisque c'est le chant qui fait chanter.



Chat qui joues dans la rue  
comme si c'était dans un lit,  
j'envie la chance que tu as  
car ce n'est même pas de la chance.

Bon serviteur des lois fatales  
qui régissent pierres et gens  
tu n'as que des instincts généraux  
et tu ne sens que ce que tu sens.

Tu es heureux parce que tu es ainsi ;  
tout le rien que tu es t'appartient.  
Moi je me regarde et je suis sans moi,  
je me connais et je ne suis pas moi.



J'ai des idées et des raisons,  
je connais la couleur des arguments,  
et je n'atteins jamais les cœurs.

(Traduction Emmanuel Hocquard, Rémy Hourcade)



Elle chante, la pauvre journalière  
elle se croit heureuse peut-être  
elle chante et moissonne et sa voix,  
pleine d'un veuvage anonyme et joyeux

ondule tel le chant d'un oiseau  
dans l'air propre comme un seuil  
et il y a des courbes dans les modulations  
des sonorités suaves de son chant.

L'écouter rend joyeux et triste ;  
dans sa voix il y a les champs et la fatigue ;  
elle chante comme si elle avait plus  
de raisons de chanter que la vie.

Ah ! chante, chante sans raison !  
Ce qui en moi ressent est ce qui pense.  
Répands sur mon cœur  
ta voix incertaine qui ondoie !

Ah ! étant moi, pouvoir être toi !  
Partager ta joyeuse inconscience  
et avoir conscience de cela ! O ciel !  
O campagne ! O chanson ! La science

est si lourde et la vie est si courte !  
Entrez en moi ! Rendez mon âme  
légère à votre ombre !  
Et puis, en m'emportant, passez !

(Traduction Emmanuel Hocquard, Rémy Hourcade)

20-7-35

Oui, je suis tranquille ; je n'espère plus rien.  
Oui, l'inconscience bénie  
De ne même plus chercher l'illusion  
Descend sur mon cœur vide.

7-1-35

Dès qu'il y a des roses, je ne veux plus de roses.  
Je ne les veux que lorsque je ne peux les avoir.  
Que faire des choses  
Que tout le monde peut cueillir ?

Je ne veux la nuit que lorsque l'aube  
La transforme en or et que le bleu se dilue.  
Ce que mon âme ignore  
Je veux le posséder.

Pourquoi ?... Si je le savais, je ne ferais pas  
De vers pour dire que je ne le sais pas encore.  
J'ai l'âme pauvre et froide...  
Ah ! Quelle aumône pourrait la réchauffer ?

(Traductions R. H., E. H., H. D.)

23-5-32

La mort est le tournant de la route,  
Mourir c'est seulement ne pas être vu.  
Si j'écoute, je t'entends passer,  
Exister comme j'existe.

La terre est faite de ciel.  
Le mensonge n'a pas de nid.  
Personne jamais ne s'est perdu.  
Tout est vérité et chemin.

(Traduction R. H., E. H., J.-L. G., H. D.)



3-10-35 a m

J'ai entendu discuter tous les savants.  
J'aurais pu, facilement, tous les réfuter.  
Mais j'ai choisi de boire et de rester dans l'ombre,  
Je me suis contenté d'écouter indéfiniment.

Commande qui commande parce qu'il commande,  
Et peu importe qu'il commande bien ou mal.  
Chacun est grand à son heure.  
Sous chacun est le même quelqu'un.

Je n'envie pas la pompe ni le pouvoir  
Qui peut sans être ni raison.  
Obéis, la vie est courte,  
Et il ne faut pas trop souffrir.

(Traduction R. H., E. H., H. D.)

17-9-35

Le voile des larmes ne m'aveugle pas.  
Je vois, à en pleurer,  
Ce que cette musique m'apporte :  
La mère que j'ai eue, l'ancien foyer,  
L'enfant que je fus,  
L'horreur du temps qui passe,  
L'horreur de la vie qui tue, c'est tout !  
Je vois et je m'endors,  
Dans cette torpeur où je m'oublie,  
J'existe encore dans ce monde qui a...  
Je vois ma mère en train de jouer.  
Et ses petites mains blanches,  
Qui ne me caressent plus jamais,  
Prudentes et sereines, jouent du piano  
(Mon Dieu !)  
*Un soir à Lima*

Ah ! Je vois clair d'un coup !  
Je suis à nouveau là-bas.  
J'éloigne du clair de lune extérieur et rare  
Les yeux avec lesquels je l'ai vu.

Mais quoi ? Je divague et la musique est finie...  
Je divague comme j'ai toujours divagué  
Sans aucune certitude à l'âme, sans savoir qui je suis ,  
Sans véritable foi ni vraie loi assurée.

Je divague, je me crée des éternités  
Dans un opium de mémoire et d'abandon.  
J'intronise des reines fantastiques  
Sans pouvoir leur offrir de trône.

Je rêve parce que je me baigne  
Dans le fleuve irréel de la musique évoquée.  
Mon âme est un enfant déguenillé  
Qui dort dans un recoin obscur.

Et moi, je ne possède plus,  
Dans cette réalité sûre et réveillée,  
Que les torchons de mon âme abandonnée,  
Et la tête qui rêve contre le mur.

Mais, O ma mère, n'y a-t-il donc pas  
Un Dieu qui ne rende tout cela vain pour moi,  
(ou) un autre monde où cela existerait déjà ?  
Je divague encore : tout est illusion.  
*Un soir à Lima*

Brise-toi, mon cœur...

(Traduction R. H., E. H.)

## SEIZE QUATRAINS AU GOUT POPULAIRE

1

Les chansons des portugais  
Sont comme des barques sur la mer —  
Elles vont d'une âme à l'autre  
Et prennent le risque de naufrager.

2

Laisse-moi penser un moment 19-11-08  
Que tu vis encore à mes côtés...  
Triste celui qui par lui-même  
A besoin d'être trompé !

3

La boîte qui n'a pas de couvercle 11-7-34  
Reste toujours découverte.  
Donne-moi l'un de tes sourires,  
Je ne souhaite rien d'autre.

4

Toute la nuit dans le bassin j'entends  
Le goutte à goutte de l'eau.  
Toute la nuit dans mon âme j'entends :  
Tu ne peux pas m'aimer.

5

Après le jour vient la nuit, 11-7-34  
Après la nuit vient le jour  
Et après la nostalgie vient  
La nostalgie qu'on avait.



6

Ça vaut la peine d'être discret ?  
Je ne sais pas bien si ça vaut la peine.  
Le mieux est de rester calme  
Et de garder un visage serein.

18-8-34 (?)

7

Ta jupe est encore mieux  
Qu'une jupe de cachemire.  
De toute manière, tu es belle  
Et la beauté c'est le pire.

25-8-34

8

La marguerite que tu arraches  
Ne te fait rien, par cette fin.  
Mais l'amour que tu m'arraches,  
S'il ne fait rien, il est mien.

9

Toi, du coin de la fenêtre,  
Tu souriais à quelqu'un dans la rue.  
Pourquoi du coin, si ce n'est pas  
Là que tu es, d'habitude ?

22-9-34

10

La pelote est tombée par terre  
Et elle s'est déroulée.  
Tu passes la main dans tes cheveux,  
Je ne sais pas à quoi tu penses.

11

On a renversé mon panier  
Quand je suis venue par la route.  
Mais comme il était vide,  
Il n'y a pas eu de vaisselle cassée.

12

Donne-moi un des sourires  
Qui ne te servent à rien,  
Comme on donne aux enfants  
Une boîte vide.

13

J'ai vu au loin un bateau  
Qui n'avait qu'une seule voile.  
Il allait solitaire sur l'eau...  
Il ne m'a pas fait pitié.

14

Tu portes un foulard serré  
Sur la tête, et un nœud derrière.  
Mais ce qui me rend triste  
C'est le nœud qui ne se noue jamais.

15

Tu fais de la dentelle le matin  
Et tu fais de la dentelle à la veillée.  
Si tu ne fais rien d'autre que de la dentelle,  
Qu'est-ce que tu fais de ton cœur ?

16

La nostalgie, seuls les Portugais  
Réussissent à bien l'éprouver,  
Parce qu'ils ont ce mot  
« Saudade » pour dire qu'ils l'ont. (1)

(Traduction Henri Deluy)

---

(1) Plusieurs centaines de ces « Quatrains au goût populaire » ont été retrouvés dans la fameuse malle de F. P. — 325 d'entre eux ont été publiés en recueil dans le 9<sup>e</sup> volume des œuvres complètes.

## LETTRE A MARIO DE SA-CARNEIRO (1)

14-3-1916

Je vous écris aujourd'hui sous le coup d'une nécessité sentimentale — une angoisse tourmentée de vous parler. Comme vous le voyez, je n'ai rien à vous dire. Seulement ceci : je suis aujourd'hui au fond d'une dépression sans fond. L'absurde de cette phrase parlera pour moi.

Je suis dans un de ces jours où *je n'ai jamais eu d'avenir*. Il n'y a tout autour qu'un présent immobile comme un mur d'angoisse. La berge d'au-delà de la rivière, tant qu'elle est au-delà, ne peut jamais être de ce côté-ci ; c'est la raison intime de toute ma souffrance. Il y a des navires dans de nombreux ports, mais il n'y en a pas un pour que la vie ne fasse pas mal, pas plus qu'il n'y a de quai où l'on oublie. Tout cela est arrivé il y a très longtemps mais ma blessure est plus ancienne.

En ces jours d'âme comme aujourd'hui, je sens bien, dans toute la conscience de mon corps, que je suis l'enfant triste contre lequel la vie est venu battre. On m'a mis dans un coin d'où l'on entend jouer. Je sens dans mes mains le jouet brisé qu'on m'a donné par une ironie de fer-blanc. Aujourd'hui, quatorze mars, à neuf heures dix du soir, ma vie a ce goût là.

Dans le jardin que j'entrevois par les fenêtres silencieuses de mon réduit, on a poussé très fort la balançoire jusqu'au-dessus des branches où elle pend ; elle est attachée très haut ; ainsi même l'idée que je me suis enfui ne peut, dans mon imagination, donner cet élan pour oublier l'heure.

C'est plus ou moins ça, mais sans style, l'état de mon âme en ce moment. Comme à la gardienne du « *Marinheiro* » (2), les yeux me brûlent d'avoir penser à pleurer. La vie me fait mal par petits coups, par goulées, par interstices. Tout ça est imprimé en caractères très petits dans un livre dont le brochage se défait.

Si je ne vous écrivais pas à vous, je devrais vous jurer que cette lettre est sincère et que les choses de caractère hystérique qui s'y trouvent jaillissent spontanément de ce que je ressens. Mais vous comprendrez bien que cette tragédie imprésentable est une réalité de porte-manteau et de tasse-pleine d'ici et de maintenant, et qui passe dans mon âme comme le vert dans les feuilles.

Et c'est pourquoi le Prince ne régna pas. Cette phrase est entièrement absurde. Mais en ce moment je sens que les phrases absurdes donnent une grande envie de pleurer.

Il se peut, si cette lettre n'est pas mise au courrier demain, que je la relise, je laisse la feuille sur la machine, pour en prélever des phrases et des grimaces pour le « *Livre de l'Inquiétude* ». Mais ça ne volera rien à la sincérité avec laquelle je l'écris, ni à l'inévitable douleur avec laquelle je la ressens.

Ce sont les dernières nouvelles. Il y a aussi l'état de guerre avec l'Allemagne, mais avant cela déjà la douleur faisait souffrir. De l'autre côté de la Vie, cela doit être la légende d'une caricature fortuite.

Il ne s'agit pas vraiment de folie, mais la folie doit donner un abandon à ce qui fait souffrir, un plaisir madré des secousses de l'âme, pas si différents d'elles.

De quelle couleur sera le sentir ?

Des milliers d'accolades de votre, toujours plus votre.

Fernando PESSOA

P. S. - J'ai écrit cette lettre d'un trait. A la relire je vois que, décidément, je la copierai demain, avant de l'envoyer. J'ai rarement aussi complètement décrit mon psychisme dans toutes ses attitudes sentimentales et intellectuelles, dans son hystéro-neurasthénie fondamentale, dans toutes ses coupures et ses angles dans la conscience de soi-même et qui les caractérisent.

Vous me donnez raison, n'est-ce pas ?

(Traduction Rémy Hourcade et Henri Deluy)

---

(1) Mario de Sa-Carneiro fut l'ami le plus intime de F. P. Il s'est suicidé, à Paris, le 26 avril 1916.

(2) Titre d'une pièce de F. P.

---

## RENCONTRES DE ROYAUMONT AUTOUR DE FERNANDO PESSOA

Après Robert Musil et la lecture intégrale des « Cantos » d'Ezra Pound en 1985, le Centre Littéraire de Royaumont organise les 25, 26, 27 et 28 septembre 1986, à l'Abbaye (1), une « Rencontre » autour de Fernando Pessoa, avec la collaboration d'invités étrangers et d'écrivains français.

Au cours de ces journées, ateliers de traduction et lectures bilingues le matin, tables rondes l'après-midi et spectacles le soir, alterneront. A cette occasion, le vendredi 26 septembre, la pièce symboliste « Le marin » de F. Pessoa sera mise en voix et enregistrée en public.

(1) Centre Littéraire - Fondation Royaumont, Asnières-sur-Oise, 95270 - Tél. 30.35.89.18 et 30.35.40.18,

---



---

Alberto CAEIRO

---

POEMES

Si, après ma mort, on veut écrire ma biographie,  
Il n'y aura rien de plus simple.  
Il n'y a que deux dates — celle de ma naissance et celle de ma mort.  
Entre l'une et l'autre tous les jours sont à moi.

Il est facile de me définir.  
J'ai vécu comme un damné.  
J'ai aimé les choses sans aucune sentimentalité.  
Je n'ai jamais eu un désir que je n'ai pu réaliser, parce que je ne me suis  
[jamais aveuglé.

Même écouter n'a jamais été pour moi l'accompagnement de voir.  
J'ai compris que les choses sont réelles et toutes différentes les unes des  
[autres :

Je l'ai compris avec mes yeux, jamais avec la pensée.  
Le comprendre avec la pensée serait les rendre toutes égales.

Un jour m'a donné le sommeil comme à n'importe quel enfant.  
J'ai fermé les yeux et j'ai dormi.  
A part ça, j'ai été l'unique poète de la nature.



Ça n'est pas assez d'ouvrir la fenêtre  
Pour voir les champs et les rivières.  
Ça n'est pas suffisant de ne pas être aveugle  
Pour voir les arbres et les fleurs.  
Il faut aussi n'avoir aucune philosophie.  
Une philosophie et il n'y a plus d'arbres, il n'y a plus que des idées.  
Il n'y a que chacun de nous, comme un tréfonds.  
Il n'y a qu'une fenêtre fermée, et le monde entier dehors ;  
Et un rêve de ce qu'on pourrait voir si la fenêtre s'ouvrait,  
Qui n'est jamais ce qu'on voit quand s'ouvre la fenêtre.



Vérité, mensonge, certitude, incertitude...

Cet aveugle, là-bas sur la route, connaît aussi ces mots.

Je suis assis sur une haute marche et j'ai les mains serrées sur le haut de  
[mes genoux croisés.

Bien : vérité, mensonge, certitude, incertitude, et alors ?

L'aveugle s'arrête sur la route,

J'ai défait mes mains du haut de mes genoux.

Vérité, mensonge, certitude, incertitude, c'est pareil ?

Quelque chose a bougé dans un coin de la réalité : mes genoux et mes mains.

Quelle est la science qui peut l'expliquer ?

L'aveugle poursuit son chemin et je ne fais plus un geste.

Ça n'est déjà plus la même heure, ni les mêmes personnes, ni rien de  
[semblable.

C'est ça, être réel.

12-4-14



Un éclat de rire de fille sonne dans l'air de la route.

Elle rit de ce que dit quelqu'un que je ne vois pas.

Je m'en souviens dès que je l'entends.

Mais si on me parlait maintenant d'un éclat de rire de fille sur la route,

Je dirai : non, les montagnes, les terres au soleil, le soleil, la maison, là,

Et moi qui n'entends que le bruit étouffé du sang qu'il y a dans ma vie des  
[deux côtés de ma tête.

12-4-19



Toi, le mystique, tu vois une signification dans toutes choses.

Pour toi, tout a un sens caché.

Il y a quelque chose d'occulte dans chaque chose que tu vois.

Ce que tu vois, tu le vois toujours pour voir autre chose.

Pour moi, dont la chance est de n'avoir des yeux que pour voir,

Je vois l'absence de signification dans toutes les choses ;

C'est ce que je vois et je m'aime, parce que être une chose c'est ne  
[rien signifier du tout.

Etre une chose, c'est ne pas pouvoir être interprété.

12-4-19



Si je meurs jeune,  
Sans avoir publié aucun livre,  
Sans voir à quoi ressemble mes vers en caractères imprimés,  
Je demande, si on envisageait de protester pour moi,  
Qu'on ne proteste pas.  
Si ça c'est passé comme ça, c'était juste.

Même si mes vers ne sont jamais imprimés,  
Ils auront leur beauté, s'ils sont beaux.  
Mais ils ne peuvent pas être beaux et attendre d'être imprimés,  
Car les racines peuvent bien être sous terre,  
Les fleurs fleurissent à l'air libre et en vue.  
Ça ne peut pas être autrement. Rien ne peut l'empêcher.

Si je meurs très jeune, écoutez donc :  
Je n'ai jamais été rien d'autre qu'un enfant qui jouait.  
J'ai été, comme le soleil et l'eau,  
Païen d'une religion universelle que seuls les hommes n'ont pas.  
J'ai été heureux car je n'ai jamais rien demandé,  
Ni jamais rien cherché,  
Et je n'ai jamais trouvé d'autre explication que celle-ci :  
Le mot explication n'a aucun sens.

Je n'ai rien désiré d'autre que d'être au soleil ou à la pluie —  
Au soleil quand il y avait du soleil  
Et à la pluie quand il pleuvait  
(Et jamais l'inverse).  
Ressentir chaleur et froid et vent,  
Et ne pas aller plus loin.

J'ai aimé une fois, j'ai cru qu'on m'aimerait,  
Mais je n'ai pas été aimé.  
Je n'ai pas été aimé pour l'unique et grande raison —  
Que je n'avais pas à l'être.

Je me suis consolé en retournant au soleil et à la pluie,  
Et en m'asseyant à nouveau à la porte de la maison.  
Les champs, après tout, ne sont pas aussi verts pour ceux qui sont aimés  
Que pour ceux qui ne le sont pas.  
Ressentir, c'est être distrait.

7-11-15

**UN JOUR DE PLUIE est aussi beau qu'un jour de soleil.  
Les deux existent ; chacun à sa façon.**

**8-11-15**

•

**Peu m'importe.**

**Peu m'importe quoi ? Je ne sais pas : peu m'importe.**

**24-10-17**

•

**C'est peut-être le dernier jour de ma vie.**

**J'ai salué le soleil, en levant la main droite,**

**Mais je ne l'ai pas salué pour lui dire adieu,**

**Je lui ai fait signe que j'étais heureux de le voir : rien d'autre.**

**(Traductions Rémy Hourcade, Henri Deluy)**



PAGES INTIMES ET D'AUTO-INTERPRETATION (Extraits)

« Sois pluriel comme l'univers ! »

[...]

— De tous les mensonges, éprouver tout !...

— « Le quatrième stade de la poésie lyrique est celui, beaucoup plus rare, ou le poète de façon toujours plus intellectuelle mais aussi plus imaginative entre en pleine dépersonnalisation. Non seulement il ressent mais il vit les états d'âme qu'il n'éprouve pas directement. Dans bien des cas ce processus le conduira à la poésie dramatique comme l'a fait Shakespeare, poète fondamentalement lyrique, capable de se hausser jusqu'au dramatique par l'extraordinaire degré de dépersonnalisation qu'il a su atteindre. (...) Ce n'est plus le style qui définit l'unité de l'homme : seul ce qui surnage de pensée dans le style, nous l'indique. (...)

Supposons toutefois que le poète, dans la mesure ou il évite toujours la poésie dramatique, gravisse un nouveau degré dans l'échelle de la dépersonnalisation : certains états d'âme, pensés et non éprouvés, c'est-à-dire ressentis de façon imaginaire et donc vécus, finissent par faire naître chez lui un personnage fictif qui les aurait vraiment éprouvés »...

— « La sincérité est le grand obstacle que l'artiste doit vaincre : Seule une longue discipline, l'apprentissage de ne ressentir les choses que de façon littéraire, peut permettre à l'esprit d'atteindre ce sommet »...

— « Le génie est une alchimie ; son processus est quadruple :

- 1/ Putréfaction.
- 2/ Blanchéfaction.
- 3/ Rubéfaction.
- 4/ Sublimation.

On laisse, d'abord, pourrir les sensations ; une fois mortes, on les blanchit par la mémoire ; ensuite, on les rubéfie par l'imagination ; enfin on les sublime par l'expression. »...

— « Aujourd'hui je défends une cause, demain une autre. Mais je ne crois pas en ce que je défends aujourd'hui, pas plus que je n'accorderai de crédit à ce que je défendrai demain. Jouer avec les idées et les sentiments m'est toujours apparu comme le destin le plus beau. » ...

— « Quand je parle avec sincérité, je ne sais pas de quelle sincérité il s'agit. Je suis souvent différent de ce moi dont je ne sais s'il existe. »...

— « L'une des complications mentales que j'affronte — plus horrible que ce que les mots expriment — est la peur de la folie, laquelle, en soi, est déjà folie. Je me retrouve dans l'état que Rollinat définit comme sien dans le premier poème (je crois) de ses « névroses ».

Ce sont des impulsions, certaines meurtrières, d'autres folles, qui tendent de façon horrible, à travers des souffrances navrantes, à me pousser à l'acte, à me faire vivre une terrible « muscularité », je veux dire ressentie dans tous mes muscles ; ce sont des choses fréquentes chez moi, dont l'horreur et l'intensité — que je ressens de plus en plus fort et de plus en plus souvent — sont indescriptibles. »...

(Traduction Rémy Hourcade)

---

Ricardo REIS

---

ODES

*Je préfère les roses, mon amour, à la patrie,  
Et j'aime plus les magnolias  
Que la gloire et la vertu.*

*Pourvu que la vie ne me fatigue pas, je laisse  
La vie passer en moi,  
Pourvu que je reste le même.*

*Qu'importe à celui pour lequel plus rien n'importe,  
Que l'un perde et l'autre gagne,  
Si l'aurore toujours brille,*

*Si chaque année au printemps  
Les feuilles se montrent  
Et à l'automne tombent ?*

*Pour le reste, ces autres choses que les humains  
Ajoutent à la vie,  
En quoi grandissent-elles mon âme ?*

*En rien, sauf du désir d'indifférence  
Et d'une confiance molle  
Dans l'heure fugitive.*

1-6-16

*Je ne chante pas la nuit parce que dans mon chant  
Le soleil que je chante finira dans la nuit.  
Je n'ignore pas ce que j'oublie.  
Je chante pour l'oublier.*

*Que je suspende, même en songe,  
La course d'Apollon, et me connaisse,*

*Même fou, jumeau  
D'une heure impérissable!*

2-9-23

●

*Si vite passe tout ce qui passe!  
Il meurt si jeune face aux Dieux celui  
Qui meurt! Tout est si peu!  
Rien ne se sait, tout s'imagine.  
Entoure-toi de roses, aime, bois,  
Et tais-toi, le plus est rien.*

3-1,-23

●

*Je me suis couronné de roses,  
Je me suis en vérité couronné  
de roses —*

*Roses qui se fanent  
De face et se fanent  
si vite!*

*Je me suis couronné de roses  
Et de courtes feuilles.  
C'est assez.*

12-6-14

(Traductions Rémy Hourcade et Henri Deluy)

Messieurs Hector et Henri Durville, (1)  
23, rue Saint-Merri, Paris.

Lisbonne, le 10 juin 1919

Messieurs :

Je vous prie d'avoir l'obligeance de m'envoyer — par retour du courrier, si c'est possible — vos catalogues complets, ainsi que des renseignements sur *l'Institut du Magnétisme et du Psychisme Expérimental*, et surtout sur le cours par correspondance du magnétisme personnel.

Peut-être vous sera-t-il plus aisé de me donner des renseignements plus exacts, si, de ma part, je vous éclaircis, dès ce moment, sur ce que je veux et pourquoi. Je vais donc vous donner les éléments préliminaires dont vous aurez sans doute besoin pour me répondre. Inutile de vous expliquer que tout ceci n'a trait qu'à ma demande de renseignements sur le cours par correspondance, auquel je viens de faire allusion.

Je veux développer, autant que possible, ce que je puisse avoir de magnétisme personnel, et je veux le développer pour donner, si cela peut se faire, une *coordination directionnelle extérieure* à ma vie. Ceci, ainsi dit, est un peu compliqué, mais j'espère vous le rendre clair au moyen des explications qui vont suivre. Je vous renseignerai d'abord sur mon tempérament, ensuite sur mes connaissances (d'ailleurs très faibles) au sujet du magnétisme.

Au point de vue psychiatrique, je suis un hystéroneurasthénique, mais, heureusement, ma neuropsychose est assez faible; l'élément neurasthénique domine l'élément hystérique, et cela fait que je n'aie pas de traits hystériques extérieurs — aucun besoin du mensonge, aucune instabilité morbide dans les rapports avec les autres, etc. Mon hystérie n'est qu'intérieure, elle n'est que bien à moi; dans ma vie avec moi-même j'ai toute l'instabilité de sentiments et de sensations, toute l'oscillation d'émotion et de volonté qui caractérisent la névrose protéiforme. Excepté dans les choses intellectuelles où je suis arrivé à des conclusions que je tiens pour sûres, je change d'avis dix fois par jour; je n'ai l'esprit assis que sur des choses où il n'y [a] pas possibilité d'émotion. Je ne sais que penser de telle doctrine philosophique, ou de tel problème littéraire; je n'ai jamais eu d'opinion ferme sur n'importe lequel de mes amis, sur n'importe quelle forme de mon activité extérieure.

Cérébral intérieur [orig. : antérieure], pourtant, comme la plupart des neurasthéniques-nés, je maîtrise presque toujours les résultats extérieurs, ou dynamiques, de ces manifestations intimes. Il faut que je sois ou très fatigué, ou très ému, pour que mon émotivité se répande au dehors. Mon humeur est *extérieurement égale* : je suis presque toujours calme et gai devant les autres. En tant que telle, et parce qu'elle est sous contrôle, mon émotivité ne me fait pas de mal; je l'aime même beaucoup parce qu'elle m'est utile pour la vie littéraire que je mène à côté de ma vie pratique. Je cultive même, avec un soin un peu décadent,



ces émotions aussi vives que subtiles dont est faite ma vie intérieure. Je n'y veux rien changer. Le mal n'est pas là.

Vous avez sans doute déjà vu où est le point faible ; un tempérament tel que je vous l'ai décrit est atteint profondément, non dans l'émotion, non dans l'intelligence, mais dans la volonté. Cette volonté souffre de par l'émotion et de par l'intelligence ; je me rapporte à l'émotion telle que je l'ai, et à l'intelligence telle que je la possède. L'émotivité excessive trouble la volonté ; la cérébralité excessive — l'intelligence trop éprise d'analyse et de raisonnement — écrase et amoindrit cette volonté que l'émotion vient de troubler. D'où para- et a-boulie. Je veux toujours faire, à la fois, trois ou quatre choses différentes ; mais au fond non seulement je ne fais, mais je ne veux pas même faire, aucune d'elles. L'action pèse sur moi comme une damnation ; agir, pour moi, c'est me faire violence.

Tout ce qui en moi est exclusivement intellectuel est très fort, et même très sain. La volonté inhibitrice, qui est la volonté intellectuelle, est très ferme en moi ; j'ai, même sous des sollicitations très fortes de l'émotion, la force de ne pas faire. C'est la volonté d'action, la volonté sur l'extérieur, qui me manque ; c'est faire qui m'est difficile.

Voyons bien le problème. C'est la concentration qui est la substance de toute volonté. Je n'ai de concentration qu'intellectuelle, c'est-à-dire, que dans le raisonnement. Quand je raisonne je suis absolument maître : aucune émotion, aucune idée étrangère, aucun développement accessoire de ce même raisonnement n'en saurait troubler le cours ferme et froid. Mais toute autre concentration m'est ou difficile ou impossible.

Ainsi c'est seulement par l'application centrifuge de cette volonté centripète que je parviens ordinairement à agir avec continuité. Mais ce procédé n'est évidemment valable que pour certains types d'action. Supposez qu'il s'agit d'écrire une lettre assez longue, une lettre commerciale compliquée ; étant le gérant pour l'étranger d'une maison de commerce portugaise c'est une chose que j'ai à faire presque tous les jours. Je ne peux le faire que par un classement mental du contenu de la lettre, que par une distribution raisonnée de la matière à communiquer. Je fais ce travail très vite, et le procédé, dans un cas tel que celui-ci, a l'avantage d'être le meilleur, car la lettre n'en est que plus claire et plus convaincante. Imaginez cependant que l'on tâche d'appliquer ce procédé à une action qui soit purement action, qui ne soit purement littéraire, comme celle-là ! Le résultat n'en est pas absurde que parce qu'il est nul. L'action coordinatrice devient ici tout à fait inhibitive, et l'action résultante est de ne pas agir. Il n'y a pas de stratégie des petites actions ; on ne joue pas des échecs dans la réalité quotidienne.

Il ne faut pas, toutefois, exagérer la portée de ces observations. Je ne suis pas tout à fait un cadavre conscient. Mais ma volonté d'action est insuffisante ; elle l'est surtout si on la compare avec ma volonté d'inhibition.

Cet état de l'esprit, ou plutôt du tempérament est (est-il besoin de le dire ?) éminemment démagnétisateur. Ma vie psychique est une espèce de cours de démagnétisme personnel. Vous voyez donc quelle est la raison qui fait que je vous écrive et que je vous fasse subir ces considérations assez longues et assez ennuyeuses. Je veux développer ma volonté d'action, mais je veux le faire sans que mon émotion ou mon intelligence aient de quoi se plaindre. A ce que j'en sais, il n'y a qu'un procédé de développement de la volonté qui n'écrase pas l'émotion ni ne porte pas d'atteinte à l'intelligence : c'est la culture magnétique (...).

---

(1) Hector Durville a publié, entre 1886 et 1909, 45 livres et opuscules sur la « thérapeutique magnétique ». Cette lettre, écrite directement en français, est extraite de « Pages intime et d'auto-interprétation ».

---

ALVARO DE CAMPOS

---

Au volant de la Chevrolet, sur la route de Sintra,  
au clair de lune, comme en rêve sur la route déserte,  
tout seul je conduis, je conduis plutôt lentement, et j'ai un peu  
l'impression, ou je m'efforce un peu d'avoir l'impression  
que je roule sur une autre route, dans un autre rêve, dans un autre  
[monde,  
que je roule sans avoir quitté Lisbonne ou sans devoir me rendre  
[à Sintra,  
que je roule — et que faire d'autre que rouler, sinon ne pas  
[m'arrêter et rouler ?

Je vais passer la nuit à Sintra parce que je ne peux pas la passer à  
[Lisbonne,  
mais dès que je serai à Sintra, je regretterai de ne pas être resté  
[à Lisbonne.

Toujours cette inquiétude sans cause, sans origine, sans suite,  
toujours, toujours, toujours,  
cette angoisse excessive dans la tête pour rien du tout,  
sur la route de Sintra, ou sur la route du rêve, ou sur la route de  
[la vie...

Docile aux mouvements subconscients que j'imprime au volant,  
bondit sous moi et avec moi l'automobile qu'on m'a prêtée.  
Le symbole me fait sourire quand j'y pense, au moment où je tourne  
[à droite.

Dans combien de choses qui m'ont été prêtées n'ai-je pas roulé  
[à travers le monde !

Combien de choses qui m'ont été prêtées n'ai-je pas conduites  
[comme si elles étaient à moi !

Combien de choses ne m'a-t-on pas prêtées, pauvre de moi ! Ça,  
[c'est tout moi !

A gauche, la mesure — oui, la mesure — au bord de la route.  
A droite, la rase campagne et la lune au loin.

L'automobile qui tout à l'heure me procurait un semblant de liberté  
me donne à présent la sensation d'être une chose où je suis enfermé,  
que je ne peux conduire que si j'y suis enfermé,  
que je ne domine que si je m'incorpore à elle, que si elle  
[m'incorpore.

A gauche, là en arrière, la modeste mesure, plus que modeste.  
Comme la vie doit y être heureuse, pour la seule raison que ce n'est  
[pas chez moi.

Si quelqu'un m'a vu par la fenêtre de la mesure, il a du se dire :  
[en voilà un qui est heureux.

Dans l'esprit de l'enfant qui m'observait derrière les vitres du  
[premier étage,  
peut-être ai-je laissé (dans mon automobile d'emprunt) l'image d'un  
[rêve, d'une fée bien réelle.

Peut-être que pour la jeune fille qui, au bruit du moteur, a  
[regardé par la fenêtre de la cuisine au sol de terre battue,  
ai-je quelque chose du prince qui habite dans le cœur de toutes les  
[jeunes filles,

et elle doit m'avoir suivi, l'œil en coin, derrière la vitre, jusqu'au  
[virage où j'ai disparu.

Laisserai-je des rêves derrière moi, ou est-ce l'automobile qui les  
[laissera ?

Moi, le chauffeur de l'automobile empruntée, ou l'automobile  
[empruntée que je conduis ?

Sur la route de Sintra, au clair de lune, mélancolique, face aux  
[champs et à la nuit,

conduisant la chevrolet empruntée, désespérément,  
je me perds sur la route qu'il me reste à faire, je me dissous dans  
[la distance que j'atteins,

et, mu par un désir terrible, subit, violent, inconcevable,  
j'accélère...

Mais mon cœur est resté sur le tas de pierres que j'ai évité en le  
[voyant sans le voir,

à la porte de la mesure,  
mon cœur vide,

mon cœur insatisfait,

mon cœur plus humain que moi, plus régulier que la vie.

Sur la route de Sintra, vers minuit, sous la lune, au volant,  
sur la route de Sintra, quelle fatigue de mon imagination,  
sur la route de Sintra, toujours plus près de Sintra,  
sur la route de Sintra, toujours plus loin de moi...

(Traduction Emmanuel Hocquard, Rémy Hourcade)

« THE TIMES »

16 août 1928 -

Saoul, il tombe assis à sa table et rédige un éditorial  
pour le Times, clair, inclassable, savant ;  
il espérait (le pauvre) avoir une influence sur le monde...

.....  
Seigneur Dieu ! Il a même pu en avoir une !

(Traduction Emmanuel Hocquard, Rémy Hourcade)



# prosa

fôlha de arte e crítica  
coimbra, julho, 1933

## Tabacaria

Não sou nada.  
Nunca serei nada.  
Não posso querer ser nada.  
A parte disso, tenho em mim todos os sonhos do mundo.

Janelas do meu quarto,  
Do meu quarto de um dos milhões do mundo que ninguém  
sabe quem é  
(E se soubessem quem é, o que saberiam?),  
Dais para o mistério de uma rua cruzada constantemente  
por gente,  
Para uma rua inacessível a todos os pensamentos,  
Real, impossivelmente real, certa, desconhecidamente certa,  
Com o mistério das coisas por baixo das pedras e dos seres,  
Com a morte a pôr humidade nas paredes e cabelos brancos  
nos homens,  
Com o Destino a conduzir a carroça de tudo pela estrada de  
nada.

Estou hoje vencido, como se soubesse a verdade.  
Estou hoje lúcido, como se estivesse para morrer,  
E não tivesse mais irmandade com as coisas  
Senão uma despedida, tornando-se esta casa e este lado da  
rua  
A fileira de carruagens de um comboio, e uma partida api-  
tada  
De dentro da minha cabeça,  
E uma sacudidela dos meus nervos e um ranger de ossos  
na ida.

Estou hoje perplexo, como quem pensou e achou e esqueceu.  
Estou hoje dividido entre a lealdade que devo  
A Tabacaria do outro lado da rua, como coisa real por fora,  
E a sensação de que tudo é sonho, como coisa real por dentro.

Falhei em tudo.  
Como não fiz propósito nenhum, talvez tudo fosse nada.  
A aprendizagem que me deram,  
Desci dela pela janela das traseiras da casa.  
Fui até ao campo com grandes propósitos.  
Mas lá encontrei só ervas e árvores,  
E quando havia gente era igual a outra.

Saio da janela, sento-me numa cadeira. Em que hei de  
pensar?

Que sei eu do que serei, eu que não sei o que sou?  
Ser o que penso? Mas penso ser tanta coisa!  
E há tantos que pensam ser a mesma coisa que não pode  
haver tantos!

Génio? Neste momento  
Com mil cérebros se concebem em sonho génios como eu,  
E a história não marcará, quem sabe?, nem um,  
Nem haverá senão estrume de tantas conquistas futuras.

Não, não creio em mim.  
Em todos os manicómios há doidos malucos com tantas cer-  
tezas!  
Eu, que não tenho nenhuma certeza, sou mais certo ou  
menos certo?

Não, nem em mim...  
Em quantas mansardas e não-mansardas do mundo  
Não estão nesta hora génios-para-si-mesmos sonhando?  
Quantas aspirações altas e nobres e lúcidas —  
Sim, verdadeiramente altas e nobres e lúcidas —,  
E quem sabe se realizáveis,  
Nunca verão a luz do sol real nem acharão ouvidos de gente?  
O mundo é para quem nasce para o conquistar  
E não para quem sonha que pode conquistá-lo, ainda que  
tenha razão.

Tenho sonhado mais que o que Napoleão fez.  
Tenho apertado ao peito hipotético mais humanidades do  
que Cristo.

Tenho feito filosofias em segredo que nenhum Kant escreveu.  
Mas sou, e talvez serei sempre, o da mansarda,  
Ainda que não more nela;  
Serei sempre o que não nasceu para isso;  
Serei sempre só o que tinha qualidades;  
Serei sempre o que esperou que lhe abrissem a porta ao pé  
de uma parede sem porta,

E cantou a cantiga do Infinito numa capoeira,  
E ouviu a voz de Deus num pôço tapado.  
Crer em mim? Não, nem em nada.  
Derrame-me a Natureza sobre a cabeça ardente  
O seu sol, a sua chuva, o vento que me acha o cabelo,  
E o resto que venha se vier, ou tiver que vir, ou não venha.  
Escravos cardíacos das estrelas,  
Conquistámos todo o mundo antes de nos levantar da cama;

ano sétimo

39

volume segundo



14 OCT. 1930

Une croix sur la porte du bureau de tabac !  
Qui est mort ? C'est Alvès ? Au diable  
Le bien-être qu'il me procurait.  
Depuis hier la ville a changé.

Qui était-il ? Celui que je voyais, c'est tout.  
Je le voyais tous les jours. Me voici  
Aujourd'hui privé de cette monotonie.  
Depuis hier la ville a changé.

Il était le patron du bureau de tabac.  
Un point de repère pour quelqu'un comme moi.  
Je passais devant chez lui jour et nuit.  
Depuis hier la ville a changé.

Mon cœur manque de joie,  
Parce qu'est mort l'endroit où je suis.  
Horreur vérouillée du bureau de tabac !  
Depuis hier la ville a changé.

Mais lui, au moins, on le voyait,  
Il était là ; moi qui passe  
Si je meurs, je ne manquerai à personne ; on ne dira pas :  
Depuis hier la ville a changé.

(Traduction Emmanuel Hocquard, Rémy Hourcade)

## TRIPES A LA MODE DE PORTO

Un jour, dans un restaurant, hors de l'espace et du temps,  
Ils m'ont servi l'amour comme des tripes froides.  
Déliatement j'ai dit au missionnaire de la cuisine  
Que je les préférais chaudes,  
Que les tripes (elles étaient à la mode de Porto) ne se mangent  
[jamais froides.

Je les ai impatientés.  
On ne peut jamais avoir raison, même au restaurant.  
Je n'ai pas mangé. Je n'ai rien commandé d'autres. J'ai payé  
[l'addition.  
Et je suis allé me promener dans la rue.

Qui sait ce que ça veut dire ?  
Moi, je ne sais pas, et ça m'arrive à moi...  
(Je sais très bien que dans l'enfance de tout le monde il y a eu un  
[jardin,  
Particulier ou public, ou celui du voisin.  
Je sais très bien que nos jeux y étaient les maîtres .  
Et que la tristesse est d'aujourd'hui.)

Ça, je le sais, plus que bien,  
Mais, si je commande l'amour, pourquoi m'apportent-ils  
Des tripes à la mode de Porto froides ?  
Ce n'est pas un plat qu'on peut manger froid,  
Mais ils me l'ont apporté froid.  
Je ne me suis pas plaint, mais il était froid.  
On ne peut jamais le manger froid, mais il est arrivé froid.

(Traduction Henri Deluy)

## DE LA MUSIQUE (1)

Ah, peu à peu, entre les arbres antiques,  
Sa forme à elle émerge et je cesse de penser...

Peu à peu, moi-même j'émerge de mon angoisse...

Les deux formes se rencontrent dans la clairière près du lac...

... Les deux formes rêvées...

Car ça n'a été qu'un rayon de clair de lune et ma tristesse.

Et une supposition pour autre chose.

Et le résultat d'exister...

Vraiment, ai-je rencontré les deux formes  
Dans la clairière près du lac ?

(Mais si elles n'existent pas ?...)

Dans la clairière près du lac ?...

(Traduction Henri Deluy)

---

(1) En français.

## BICARBONATE DE SOUDE

Une soudaine angoisse...  
Et quelle angoisse, quelle nausée de l'estomac à l'âme !  
Et quels amis j'ai eus !  
Et qu'elles étaient vides de tout, les villes que j'ai parcourues !  
Et tous mes projets, quelle pourriture métaphysique !

Angoisse,  
Désolation de l'écorce de l'âme,  
Bras qui tombent d'épuisement au soleil...  
Je renie,  
Je renie tout.  
Je renie plus que tout.  
Je renie par le glaive et par le sang les Dieux et la négation des  
[Dieux.

Mais qu'est-ce qui me manque, que je sens manquer dans mon  
[estomac et dans le sang de mes veines ?  
Quel vertige m'épuise le cerveau ?

Je prends quelque chose ? Ou je me suicide ?  
Non, je vais exister. Et comment ! Je vais exister.  
E-XIS-TER...  
E--XIS--TER...

Mon Dieu, quel bouddhisme me glace le sang !  
Renoncer, toutes portes ouvertes,  
Devant le paysage, tous les paysages,  
Sans espoir, en liberté,  
Sans point d'appui,  
Avatar de l'inconséquente surface des choses,  
Monotone, qui dort,  
Et quel courant d'air quand portes et fenêtres sont grandes ouvertes !  
Quel agréable été pour les autres !

Donnez-moi à boire, je n'ai pas soif !



## LISBONNE

Lisbonne avec ses maisons  
De différentes couleurs,  
Lisbonne avec ses maisons  
De différentes couleurs,  
Lisbonne avec ses maisons  
De différentes couleurs...  
A force d'être différent, ça devient monotone.  
Comme à force de ressentir, je ne fais que penser.

Si, la nuit, couché mais réveillé,  
Dans l'inutile lucidité de ne pouvoir dormir,  
Je veux imaginer quelque chose  
Et que surgit toujours autre chose (parce que le sommeil est là,  
Et, parce que le sommeil est là, surgit un morceau de rêve),  
Il me faut voir plus loin comme si j'imaginai  
De grandes palmeraies fantastiques.  
Mais je ne vois rien d'autre,  
Contre la paroi, peut-être, intérieure de mes paupières,  
Que Lisbonne avec ses maisons  
De différentes couleurs.

Je souris, parce que, couché ici, c'est autre chose.  
A force d'être monotone, ça devient différent.  
Et à force d'être moi, je dors et j'oublie que j'existe.

Sans moi, j'ai oublié que je dors, il ne reste que  
Lisbonne avec ses maisons  
De différentes couleurs.

(Traductions R. H., E. H., J.L. G., H. D.)

RENCONTRE AVEC F. PESSOA (1)

Sous un soleil de printemps le Tage mousse et se gonfle avec délice, suspendu par la perspective au-dessus du très noble Terreiro do Paço, le « Terre-plein du Palais » aux successions d'arcades sévèrement géométriques rangées en ordre de parade par la main du légendaire Pombal. Sous l'une d'entre elles niche un café qui fleure encore le XVIII<sup>e</sup>, et ce temps à peine moins oublié où les envahisseurs de Junot venaient ici traîner leurs sabres et secouer leur ennui. Le soleil et l'histoire jouent à cache-cache dans tous les recoins de cette classique architecture et prédisposeraient ma fantaisie à de faciles jeux d'antithèses si je n'étais dévoré d'une autre curiosité, animé d'une plus vivante impatience. Accoudé à la trop haute table de marbre, où fume l'éternel café portugais, je m'exerce à oublier le décor et je n'ai d'yeux que pour l'entrée du magicien.

Je le craignais petit, mélancolique et noiraud, rivé au nocif enchantement de la « saudade » dont s'intoxique le meilleur de sa race, et je butai tout-à-coup contre le regard le plus vif, un sourire ferme et moqueur, un visage débordant d'une vie secrète. Sur le champ je me sentis dispensé de toute formule, du « cher maître », du « grand admirateur ». A quoi d'ailleurs voulez-vous que cela rime dans un pays — mais on ne va pas me croire — où la littérature n'a jamais rapporté un sou, où la réclame est inconnue, où les poètes sont édités après leur mort ? Fernando-Pessoa-aux-poèmes-introuvables a dispersé dans d'éphémères revues ou gardé jalousement dans son portefeuille l'œuvre de quatre grands poètes.

Car il n'est pas un : il « est quatre ». Fernando Pessoa, c'est Alvaro de Campos, mais c'est aussi Alberto Caeiro, c'est encore Ricardo Reis, c'est enfin, parfois, Fernando Pessoa. Quatre noms, quatre œuvres dans lesquelles le même homme se perd successivement et tour à tour ressuscite au souffle du moment, quatre incarnations dont chacune vit son existence complète parallèlement aux autres, surgit, lutte, triomphe et quelquefois meurt en laissant une œuvre posthume. Pessoa inconnu, sauf d'un petit cercle d'admirateurs dont il fait l'admiration, Pessoa inédit, mythique et légendaire, démolisseur de dogmes esthétiques et apologiste de la dictature militaire, Pessoa passionné et contradictoire a réalisé ce tour de force : il a vécu le refus de choisir que Gide a monté en doctrine, il s'est isolé de la vie, il s'est refusé la gloire pour ne pas se mutiler. Ce solitaire, riche de tant de vies se moque bien de nous. Il a su constituer de soi-même, pour soi-même un univers si parfaitement fertile en magie imprévu, en découvertes fécondes, que nous lui sommes inutiles et quasi imposteurs. Il n'a que faire de nous initier aux merveilleuses fantaisies de son théâtre secret, et cependant qu'il m'introduit dans les coulisses et consent à me décrire le costume et les mœurs des acteurs, il remâche de ses puissantes mandibules je ne sais quelle savoureuse arrière-pensée et je vois son œil briller d'une intense ironie.

Or donc Alvaro de Campos s'égarait encore dans les tâtonnements d'un symbolisme mal dégagé lorsqu'un matin de mars 1914 surgit dans un éclair Alberto Caeiro. En ce nouvel avatar s'incarnait la conscience tueuse d'illusions, le lyrisme désespérément fort qui arrache l'homme au romantisme de la nature humanisée « qui l'invite et qui l'aime ». Une glaciale tempête de lucidité valéryenne soufflant en insistantes rafales à la Péguy, emporta Caeiro comme il était venu, tout en laissant pour

traces de son passage une soixantaine des plus singuliers poèmes, réunis notamment dans le « Gardien de Troupeaux » et les « Poèmes non joints ». Alvaro de Campos, du coup, se réveilla, jeta la littérature aux orties, et se mit à tout renverser avec une insolente santé qui réjouirait notre Delteil. Dans un « ultimatum » qui éclata en pleine guerre, il envoya promener l'Europe et sa culture, les maîtres et les formes consacrées, Kipling et d'Annunzio, et Mactierlinck « poète du mystère éteint », et Barrès « féministe de l'action » et « Rostand-tand-tand-tand-tand ». Il se perdit dans d'immenses odes où le souvenir de Walt Whitman s'alliait sérieusement à cet enthousiasme incessant d'autodidacte iconoclaste qui leur communique une saveur si âpre et si drue à la fois. Et depuis lors, poulain échappé qu'on n'a jamais pu remettre à l'entrave, riant contre Aristote et dévalant les escarpements les plus osés il sème de trouvaillies et de fragments étincelants sa route solitaire.

Ces exploits scandalisaient fort le très correct Ricardo Reis, lequel avait fait ses humanités très classiques et très complètes dans cette même université d'Afrique du Sud où l'on conserve encore le souvenir des triomphes anglicistes du jeune Fernando Pessoa. A cette liberté furieuse il opposa tout une digue de petits poèmes denses et pleins, très souvent imités d'Horace, où les ellipses les plus laconiques et les inversions accrochées l'une à l'autre communiquent à une sensualité très lusitanienne le froid éclat du métal mallarméen. Il se mit même en tête de morigéner l'indécent révolté, et nous connaissons bientôt le décalogue de ces deux éternels adversaires : l'ordre et la fantaisie, la révolte et l'obéissance, chacun parlant le langage qui leur est propre, et défendant, non pas un symbole, mais toute une œuvre indispensable à l'intelligence et à l'harmonie d'un ensemble qui les englobe sans les confondre.

Quant à Fernando Pessoa, dans cette querelle de lui-même contre lui-même, il trouve encore moyen d'être spectateur et juge, de se réfugier dans un recul suffisant pour embrasser à tout instant chaque phase du débat, et, de temps en temps, pour intervenir en personne. Il brouille alors les règles du jeu, chasse les fantômes, jette le masque et laisse jaillir la plus troublante et la plus libre sincérité. Les longues et difficiles recherches le rendent indulgent pour les affirmations agressives, sans preuves ni analyse, de ce grand enfant d'Alvaro de Campos qui prétendait soustraire l'art au culte de la beauté et fonder une « esthétique non aristotélicienne ». A côté de ce sauvage, et de l'humaniste Ricardo Reis, qui tous deux conservent la mémoire et l'empreinte d'Alberto Caieiro, leur troublant père défunt, Fernando Pessoa, contre eux et pour eux à la fois, mais surtout pour le délice de ses loisirs studieux, assimile lentement à sa langue maternelle la substance de Shakespeare ou d'Edgar Poe. Les traductions « rythmiquement conformes à l'original » sont des réussites qui dépassent de loin toutes les tentatives du même ordre qu'il m'a été donné de connaître jusqu'ici. On doit d'ailleurs à Pessoa de fort beaux poèmes anglais qui lui servent à se purifier des inquiétudes, ou des hantises sexuelles, qui viendraient troubler la célébration de ses mystères tout ensemble violents et naifs.

Ainsi s'enchantent et se délivrent tour à tour ce très grand ignoré en des fantaisies créatrices qui laissent bien loin en arrière nos pâles et secs théoriciens d'avant-garde. C'est ainsi du moins que je découvris au bord du Tage, un jour de soleil, ce descendant des anciens découvreurs du monde dont le regard interrogeait, non plus les horizons maritimes, mais les espaces intérieurs.

---

(1) Ce texte a été publié pour la première fois dans le n° 3 (juin 1930), à Paris, par la revue « Contacts » (5 numéros parus), c'est aussi la première fois qu'il est question de *Fernando Pessoa* dans un périodique français.

## UNE LETTRE DE PIERRE HOURCADE (1)

Hourcade, 21, route d'Harcourt, Caen, Calvados, le 10 janvier 1936.

Mon bien cher Carlos,

Non, je ne savais pas que Pessoa était mort, et cette nouvelle m'a laissée une bizarre torpeur. A vrai dire, je n'y crois pas : je croyais à peine à son existence. De temps en temps je le voyais surgir, d'un étrange arrière-pays fait de néant et que je supposais peuplé de magiciens et de navigateurs — et pourtant je savais qu'il était peuplé de machines à écrire et de comptes courants —. Il était là sans crier gare, en retard, ou en avance, jamais à l'heure, toujours imprévu, même quand j'avais moi-même longuement combiné le rendez-vous. Et dans ces courts instants de présence, il me semblait qu'il vivait double, triple, comme pour se rattraper des heures et des heures d'inexistence qui avaient précédé. L'ironie, la ferveur, la subtilité lui ruisselaient des yeux, des mains, faisaient danser ses minces épaules, allumaient de diaboliques reflets de narquoiserie dans son œil, dégageaient autour de son corps comme un halo de fièvre légère qui se communiquait à l'interlocuteur, ou plutôt au spectateur, tel le frisson sec et plaisant des matins de gelée. Huit ou dix fois il me l'a communiqué, en cinq ans, ce sentiment de discrète frénésie poétique, mais toujours orientée par la plus exigeante clairvoyance. Clairvoyant, ou vraiment, comme on le dit des médiums ; jamais dupe, et dévoré de ne pas l'être assez.

Au bout d'une heure nous nous levions, je l'accompagnais quelques pas Rua da Prata, jusqu'à un tournant, toujours le même, le tournant d'une rue qui grimpe et semble vouloir prendre d'assaut une façade d'église sur son passage. Et *jamais* je ne me suis retourné après l'avoir quitté : j'aurais eu trop peur de le voir peu à peu se décolorer, devenir translucide, se dissoudre dans l'air du soir, regagner en fumée ce pays secret d'où il s'évadait de temps en temps pour aborder jusqu'à mon rivage. Mort ? Qu'est-ce que cela veut dire, quand il s'agit d'un homme qui avait à ce point réduit le contact avec la vie ? Je ne pleurerai pas Fernando Pessoa. C'est un genre d'hommage que sa discrétion malade n'eût pas toléré. Mais jamais, jamais je ne pourrai l'oublier.

Quant au poète, mon cher Carlos, il était unique ; il laisse un vide, un de ces vides qu'il faut vingt, trente ans pour combler : juste le temps de mesurer l'espace qu'il occupait, juste le temps pour ton pays et le sien de se rendre compte de la perte qu'il vient de faire ; le temps d'entrer dans les histoires officielles...

Ce que tu as dit de lui à la Radio était à tous égards parfait ; je n'en attendais pas moins de toi, par qui je l'ai connu, toi, un des seuls êtres sans doute pour lesquels il ait éprouvé quelque chose qui ressemblât à nos attachements terrestres. Et je ne veux pas dire du tout qu'il m'ait paru sec, indifférent, inhumain ; non ! mais c'est que toutes les choses qui lui advenaient, tout ce qui se passait en lui et autour de lui prenait à son contact une valeur essentiellement autre que pour n'importe qui. L'amitié de Pessoa, l'enthousiasme de Pessoa, l'ironie de Pessoa ne peuvent être ainsi nommés que par approximation, et faute d'un mot moins grossier. Et dans tout cela pas le plus petit soupçon d'affectation, ou même de conscience de cette différence invincible ; une simple bonne foi dans l'étrangeté qui, chez un être par ailleurs aussi conscient, touchait au miracle. Etrange, étranger Fernando Pessoa, qui nous aurait, dis-tu, cette fois tout à fait quitté ? Mais qui, dans nos songes, dans nos mo-

ments les meilleurs et les mieux éveillés, ne cessera de revenir nous visiter, nous bouleverser, pour disparaître à nouveau.

Je te demande pardon de répondre si peu à ton message d'amitié. Mais il ya deux jours que je sais, et personne autour de moi à qui faire comprendre les sentiments encore confus qui m'assaillent.

.....  
P. S. — Si un numéro « In Memoriam » est publié à *Presença*, je demande qu'on m'en avise à temps et qu'on m'autorise à y collaborer.

.....  

---

(1) Lettre de P. H. à Carlos Queiroz, publiée dans le n° d'hommage à F. P. par « *Presença* », en 1936. Jamais republiée.

---

LIVRES DE FERNANDO PESSOA  
Traduits par Rémy Hourcade, Editions Unes

BUREAU DE TABAC, Ed. bilingue, 4<sup>e</sup> édition : 69 F.

\* En publiant ce texte de Pessoa, les Editions Unes ont eu raison de s'incliner devant l'un des plus beaux poèmes de tous les temps, qui commence ainsi :

*Je ne suis rien.*

*Je ne serai jamais rien.*

*Je ne peux vouloir être rien.*

*A part ça, je porte en moi tous les rêves du monde.*

*(Le Monde)*

SUR LES HETERONYMES, Ed. bilingue, 2<sup>e</sup> édition : 75 F

Vient de paraître :

LE GARDEUR DE TROUPEAUX : 75 F

*Commandes à Editions Unes, 17, rue Aragon Trastour  
83490 LE MUY*

---

# Fernando PESSOA

## PROJETOS (Extraits de « Pages intimes »)

1

[dact.] [s. d.]

Primeiro Fausto.  
Segundo Fausto.  
Terceiro Fausto.  
Inês de Castro.  
Leonor Teles.  
D. Sebastiao.  
Teomaquia  
Cancioneiro.  
Itinerário.  
Legendas  
Teatro Menor (d. v.)  
O Combóio do Sul. (Le train du Sud).  
Comentário Maior às Profecias do Bandarra.  
Introdução ao Problema Português.  
Autos.  
Antiteses.  
Na Farmácia do Evaristo.  
Contos.  
Shakespeare (tradução).  
Iliada (tradução).  
Odisseia (tradução).  
Divina Comédia (tradução).  
Paraiso Perdido (tradução).  
Eneida (tradução).  
Prometheus Revinctus.  
The Duke of Parma.  
Poems.  
Alberto Caiero.  
Ricardo Reis.  
Alvaro de Campos (prosa e versos).

2

[Projectos] :

[dact.] [1916 ?]

1. A República Nova.
2. Open Letter.
3. Impermanence.
4. Dialogos sobre a Tirania.
5. Portugal.



- 
- a) Caeiro.
  - b) O Regresso dos Deuses — Fernando Pessoa.
  - c) R. Reis.
  - d) Prolegómenos a uma reformação do Paganismo —  
— António Mora.
  - e) Novas Odes — R. Reis.
- 
- a) Prometheus Revinctus [Poema em inglês, réplica  
ao « Prometheus Unbound », de Shelley, de que  
existem vários fragmentos no espólio].
  - b) Itinerário.
  - c) Livro do Desassossego.
  - d) Ligeia.
  - e) D. Sebastiao.

**EZRA POUND**

**MARCELIN PLEYNET**

**CLAUDE DELMAS**

**MAURICE REGNAUT**

**JEAN-LOUIS GIOVANNONI**

**OLIVIER CADIOT**

## LES DEUX « CANTOS » NON PUBLIES

## PRESENCE - CAVALCANTI - CORRESPONDANCE REPUBLICAINE

## LXXII

Il suffit de se rappeler d'abord cette putain de guerre  
 Pour que certains faits resurgissent. Au début, Dieu  
 Le grand esthète, après avoir créé le ciel et la terre,  
 Après le couchant volcanique, après avoir représenté  
 Les rocs et les lichens comme les Japonais,  
 Cacus le grand usurier Satan-Géryon, prototype  
 Des patrons de Churchill. Qui me chante  
 En vil argot (non a (h) antar 'oscano (1) et  
 Après sa mort Filippo Tomaso me dit :

« Ouais, je suis mort,  
 Mais je ne veux pas aller au Paradis, je veux me battre encore.  
 Je veux ton corps pour encore combattre. »  
 Et je lui répondis : « Mon corps est déjà vieux, Tomaso  
 Et où irais-je après ? J'ai besoin de ce corps.  
 Mais je te donnerai place dans le Canto, et la parole à toi ;  
 Et si tu veux combattre encore, va ! prends-toi un jeune homme ;  
 Prends-toi un gars puceau et imbécile  
 Donne-lui un peu de courage, donne-lui un peu d'esprit,  
 Pour offrir à l'Italie un seul héros ;  
 Et tu pourras renaître et devenir un tigre,  
 Et connaître deux naissances et mourir une autre fois,  
 Tu ne peux pas mourir comme un vieillard dans son lit, mais mourir  
 au bruit des batailles  
 Pour gagner le Paradis.  
 Tu as déjà franchi le Purgatoire  
 Après la trahison du vingt et un septembre,  
 Pendant les jours de débâcle.  
 Va et redeviens héros.  
 Laisse-moi la parole.  
 Laisse-moi ! Que je m'explique !  
 Que je chante le chant de la guerre éternelle  
 Entre la boue et la lumière.  
 Adieu, Marinetti !  
 Et reviens nous parler quand tu voudras. »  
 « PRESENT »

---

(1) Expression intraduisible. On sait que dans le dialecte toscan, on bouffe très volontiers la consonne initiale : (h) antar pour cantar, 'oscano pour toscano...

Après ce cri si haut, tristement, il déclare :

« J'ai trop suivi la vanité vide,  
Aimé les spectacles plus que la sagesse  
Ignoré les sages de l'antiquité sans lire  
Un mot de Confucius ou de Mencius.  
J'ai chanté la guerre, tu as voulu la paix,  
Aveugles tous les deux !  
Un vide intérieur pour moi, comme pour toi aujourd'hui. »

Et il me parlait  
Sans se confier et de loin,  
Une partie de lui dialoguait avec l'autre  
Décentrée ; et son ombre grise  
Jusqu'à ce qu'une autre note  
Sorte du trou vide et transparent :

« *Les narines crachent des esprits en flammes.* »

Et moi :

« Torquato Dazzi es-tu venu pour me bercer de vers  
De ceux que tu as traduits il y a vingt ans ou pour réveiller Mussato ?  
Toi qui faisais la paire avec Marinetti

Et votre excès d'amour, lui pour l'avenir  
Toi pour le passé.

A trop vouloir on produit trop d'effets  
Trop c'est trop, hélas. Il voulait tout détruire  
Et nous voyons plus de ruines que dans sa volonté. »

Mais l'esprit le plus impatient  
Comme le porteur de nouvelles urgentes  
Qui ne supporte rien de banal

Reprit, j'ai reconnu la voix de Marinetti  
Que j'écoutais sur la berge du Tibre, sur la Piazza Adriana :

« Va ! Va !

Vers Macalè aux limites extrêmes  
Du *gobi*, blanc dans les salles, où CHANTE une tête de mort  
Et chante et chante sans repos :

— Alamein ! Alamein !

Nous r e t o u r n e r o n s ! — »

« Je le crois » lui dis-je,  
Il me semble que cette réponse lui a apporté la paix.

Mais l'autre esprit reprit son refrain

Avec :

« un peu moins que d'un taureau »

(un vers de l'*Eccerinus*

Traduit du latin).

Et il laissa le vers

Sans fin.

Et l'air se mit à trembler et l'ombre

A se déchirer

Et comme le tonnerre gros de pluie  
Des phrases flèches où le sens avait fui. Avec un craquement.

Comme la coque s'engloutit frappée par un rayon  
Peut-être un signe de mort

ou de grande douleur,

Et j'entendis un cri strident :

« Toujours la calomnie fut l'arme des Guelfes

La calomnie depuis toujours.

Guerre et furie dans l'antique Romagne,

Et la merde jusqu'à Bologne  
 Avec le viol et l'incendie, et où se baignent les chevaux  
 Il y a des Marocains et autres ordures innommables  
 Et la poussière ensevelie se défait  
 Dans l'abîme souffle et se meut  
 Pour chasser les étrangers et brûle  
 De retrouver la vie.  
 Toute la saleté que j'ai vue de mon temps,  
 L'histoire donne l'exemple aux exploits orduriers  
 Des traîtres aux cités et aux provinces  
 Mais l'Italie entière aura vendu  
 L'Empire et cette moitié de fœtus !  
 Rimini brûlée et Forli détruite,  
 Et qui verra le tombeau de Gémiste  
 Qui fut sage et pourtant grec ?  
 Arcades effondrées et murailles consumées  
 Du lit mystérieux de la divine Ixotta... »  
 « Mais qui es-tu ? » criai-je  
 Devant sa furie déchaînée,  
 « Es-tu Sigismond ? »  
 Mais lui dans sa fureur  
 N'écoutait pas :  
 « Plus vite sera purifié le Saint-Siège  
 D'un Borgia plutôt que d'un Pacelli.  
 Sixte était un fils d'usurier  
 Et toute leur bande  
 Dignes successeurs de Pierre le renégat  
 Engraissés par l'usure et les contrats juteux !  
 Et qui viennent mugir que Farinacci  
 A les mains frustes car c'est un cul-terreux.

Il a *une* main fruste, mais l'autre a tant donné,  
 Et ils sont si nombreux  
 A partager l'honneur des héros : Tellera, Maletti  
 Miele, de Carolis et Lorenzini,  
 Guido Piacenza, Orsi et Pedrieri,  
 Et Baldassare, Borsarelli et Volpini  
 Pour ne citer que les meilleurs.  
 Clemente était fils de banquier  
 Et Decino Leone né d'un usurier... »  
 « Qui es-tu ? » criai-je.  
 « Je suis Ezzelino, celui qui n'a jamais cru  
 Que le monde a été créé par un juif.  
 Si d'un autre coup j'ai été coupable aujourd'hui cela importe peu.  
 Tu as trahi celui que ton ami a traduit.  
 Mussato qui a écrit  
 Que je suis le fils d'Orco,  
 Et si tu crois une pareille blague  
 Une carotte peut faire de toi un âne.  
 Le bel Adonis mourut d'un sanglier  
 A faire pleurer la belle Chyprienne.  
 Si tu faisais joujou avec la raison  
 Je dirais qu'un taureau de boucherie  
 Ou de laboratoire vaut un pigeon ;  
 Et celui qui prend plaisir et joie aux fables  
 Dira que l'animal ne fait la religion.  
 Un seul traître fait plus à ce putain de monde  
 Que tous mes exploits ! Araignée, sale araignée !

Sors-moi ce fauve de son trou,  
Si cela n'est pas :

Bête humaine adore les entraves ?  
Si jamais l'empereur avait fait ce présent  
Byzance aurait été la mère du tumulte,  
Il l'aurait fait sans forme et hors des lois,  
En se coupant de lui-même et du juste ;  
Et César lui-même ne se mit en pièces  
Et Pierre ne fut pierre avant qu'Auguste  
Ne mette en marche toute la vertu.

Qui donne selon la loi est le seul possesseur,  
Et le Florentin connaît dans l'affaire des Gibelins. »  
Et comme les ondes de plusieurs émetteurs  
J'entendis alors

Des voix confuses et des bribes de phrases  
Et le chant des oiseaux en contrepoint  
Dans le matin d'été et dans l'aigre refrain  
Une voix douce :

« Moi Placidia, j'ai dormi sous une voûte d'or. »  
Chanson comme les notes d'une corde bien tendue  
« Mélancolie de femme et la douceur »... commençai-je

Mais j'eus la peau secouée  
Entre les épaules,

Et mon poignet serré  
Dans un lacet de fer.

Je ne pouvais bouger  
Ni les mains ni les épaules, et vis un poing sans bras me saisir le poignet

Comme pour me clouer au mur ;  
Me prenne pour un sot celui qui n'a éprouvé cela.

Et puis la voix autrefois enragée,  
Me dit férocement, je dis féroce, mais pas hostile  
Au contraire, elle était presque paternelle, comme si elle expliquait  
A un jeune sans expérience ce qu'il doit faire dans la bataille :

« L'envie est antique, mais la main est novice.  
Regarde ! Regarde-moi, avant que je retourne  
Dans la nuit.

Là où chante la tête de mort  
Retourneront les soldats, retourneront les drapeaux. »



LXXIII

Et puis je m'endormis  
 Et en me réveillant dans l'air perdu  
 Je vis et entendis,  
 Et celui que je vis paraissait à cheval,  
 Et j'entendis :  
 « Je n'ai aucune joie  
 A voir mourir ma race dans la honte et dans la boue  
 Gouvernée par la charogne et trahie.  
 Roosevelt, Churchill et Eden bâtards et youpins  
 Tous gloutons et menteurs et le peuple abruti saigné à blanc !  
 Moi, devant la mort de Sarzana j'attends la sonnerie de la charge.  
 Je suis Guido celui que vous avez aimé pour sa haute intelligence  
 Et la clarté de son esprit.  
 De la sphère Chyprienne  
 Par les rues de la Ville

sa cavalcade  
(sans postillon)

Par les rues de la Ville  
 appelée autrement  
 La cité dolente  
 (Florence)

toujours divisée,

Peuplée de gens grincheux et légers  
 quelle race d'esclaves !  
 En passant par Arimnio  
 je rencontrai

une jeune fille à  
l'esprit  
magnifique

Qui chantait comme enchantée  
 de joie !  
 C'était une paysanne  
 Un peu ronde mais belle

aux bras de deux Allemands

Elle chantait  
 elle chantait l'amour

sans avoir besoin  
de monter au ciel.

Elle avait conduit les Canadiens  
 sur un champ de mines  
 Là où était le Temple  
 de la belle Ixotta.  
 Ils marchaient par quatre ou par cinq  
 et moi avide  
 d'amour encore  
 malgré les années.  
 Ainsi sont les filles  
 de la Romagne.  
 Les Canadiens venaient  
 réduire les Allemands,  
 Détruire ce qui restait  
 de la ville de Rimini ;  
 Ils demandèrent le chemin  
 de la Via Emilia

un moment  
 avant par cette canaille.  
 — Oui ! Oui ! soldats !  
 Allons, allons  
 à la Via Emilia ! —  
 Et elle les accompagna.  
 Les trous des mines  
 Vers la mer.  
 Vers la mer la fille  
 Conduisit les soldats.  
 Elle faisait cela, comme par habitude  
 pour l'amour,  
 Elle défiait la mort  
 Dominait le destin  
 Juste un peu ronde  
 A l'enfer, l'ennemi,  
 Et la jeune morte  
 Sains et saufs les prisonniers  
 Qui chantait, chantait  
 Chantait sur la route  
 Gloire de la patrie !  
 Mourir pour la patrie  
 Mais les morts ne sont pas morts,  
 Je suis descendu  
 Voir les montagnes  
 Oh, le bel hiver !  
 Et quelle fille !  
 à une fille  
 une jeune fille violée  
 C'est le chemin.  
 Son frère avait creusé  
 un peu ronde mais belle,  
 La brave poupée !  
 la brave poupette !  
 quelle héroïne !  
 cruel.  
 elle avait gagné.  
 Quelle splendeur !  
 Vingt morts !  
 parmi  
 cette canaille,  
 Magnifique l'esprit  
 de la poupette  
 enchantée de joie,  
 qui va vers la mer.  
 Gloire ! gloire de  
 dans la belle Romagne !  
 du troisième ciel  
 voir la Romagne,  
 dans l'assaut,  
 Quand au Nord renaît la patrie,  
 quelles filles,  
 quels enfants  
 unis dans le deuil !

(Traduit de l'italien par Joseph Guglielmi)

*Indigné par le bombardement du temple de Malatesta à Rimini, et peiné par le décès de Marinetti, événements survenus tous deux fin 1944, Pound écrivit d'un seul jet deux cantos en italien. Le LXXII fut publié dans le numéro du 15 janvier 1945 de Marina Repubblica, le LXXIII paraissant dans celui du 15 février suivant. Ces deux poèmes n'ont jamais été inclus dans les éditions anglo-saxonnes successives des Cantos et ils étaient jusqu'à présent tenus pour censurés, en raison de leur contenu (insultes à des hommes politiques encore vivant après guerre ; hommage à l'acte de bravoure d'une jeune patriote fasciste). Ces deux textes n'ont été republiés que tout récemment, dans la traduction des Cantos en italien due à la fille de Pound, Mary de Rachewiltz (Arnoldo Mondadori Editore).*

**Ph. MIKRIAMMOS**

*P. S. : Ces deux « Cantos » ne sont pas compris dans l'édition qui vient de paraître chez Flammarion. Il nous a semblé qu'il n'y avait pas de meilleur lieu, pour les publier, qu' « Action Poétique » où il ne peut y avoir d'ambiguïtés quant à leur approche idéologique.*

*Ils sont, sans doute, les plus nettement antisémites, xénophobes et fascistes, du grand poète américain.*

**H. D.**

ENCORE

*« mes pensées ce sont mes catins »*

Diderot

En corps  
encore sur toi  
    en toi  
    creusant  
        comme un bateau  
        comme un rire à l'escale  
            le cœur raide  
            toutes les dents  
            le vent debout  
            la passe en bouche

★  
★★

Le sexe d'or  
la rosée  
la pluie  
la sueur perlée sur ta nuque  
    et sur tes reins

elle te mord  
elle te suit  
la rousse

★  
★★



## VENISE BRILLE

Brille de jalousie  
grosse vache  
guenon  
putain  
chienne de mer  
frisson d'argent  
roule sur mon lit  
comme une vague  
sur le drap bleu  
attache et roule palpe ma queue

## VENISE

Troussée  
cul par dessus tête  
O ! la Sérénissime

ce vit ruisselant est pour toi



(TIEPOLO)

Guenille

fleuve  
douce marée  
perles d'argent et d'or  
entre tes grandes cuisses

★  
★★

Tu le sais bien  
petit pain  
tes cuisses me font bander  
je te fous  
tu me retiens  
tu me fais vivre  
je te fais rire  
je dure en toi  
comme la cire  
comme l'acier  
ma queue vibrante  
comme la loi  
et comme un pieu  
jouissante pieuse  
humide encore dans ta voix

veux-tu encore rire  
veux-tu encore que je te mange  
petit pain

## TENDRE

Tendre avec toi ?  
Je ne sais  
Tendre ton genou  
ta jalousie  
ta chatte  
ton chatton  
chatoyante ta mine  
tendre nocturne  
tendre la pluie basse sur ton ventre  
tendre ton ancre  
tendre ta motte  
ta cote  
ta turbine  
ta coturne  
tendre ton urne

Il n'a commencé d'écrire qu'à l'âge de trente ans, après son retour de la guerre d'Algérie, enfermé pour la première fois entre les quatre parois mentales d'un bureau devant la porte duquel défilait tout un étage pour aller aux toilettes. Ses premières journées et ses premières pages furent rythmées par le bruit d'une chasse d'eau qui se déclenche puis s'éteint. Il s'est décidé à écrire par crainte de finir dans la peau d'un bureaucrate exemplaire, dans la peau d'un homme tout à fait soumis.

Après deux ans et demi de service militaire, il avait vieilli, ses yeux s'étaient affaiblis. A l'aube de la Cinquième République, l'avenir lui semblait problématique et lui apparaissait sous la forme d'une autoroute rectiligne avec ses voies à trois vitesses, avec ses bas-côtés, ses péages, ses aires de repos. Il portait le deuil d'une époque vivante, d'une époque de lutte qui venait de sombrer. Son enfance et sa jeunesse étaient contemporaines de deux Républiques que chacun s'employait à oublier ou à dénigrer mais qu'il chérissait parce qu'elles avaient été mouvantes, frénétiques.

Le gaullisme tuait l'histoire, son histoire, ses histoires en lui imposant une société immobile, peu propice à l'éclosion des récits, des fictions. L'univers bureaucratique qu'il découvrait était peuplé d'hommes doux, éclairés, bien portants, responsables, épargnés par le doute, des gens qui ne venaient d'aucune histoire et n'en portaient aucune. Plus rien ne lui restait à vivre puisqu'il n'y avait plus rien à raconter.

Une époque morbide.

Au début des années soixante, un couple de ses amis s'était tué en se jetant du haut d'une des premières tours d'habitation qu'on avait élevées à Paris dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement. Ce geste, cette mort étaient promontoires à ses yeux. Il fallait qu'il écrive. Ecrire comme exercice de survie, comme processus de silence, d'exil et de repli. Laisser trembler sa main. Ecrire pour se persuader qu'écrire ce n'est rien d'autre que cela : un renoncement à la vie, même pour ceux qui comme lui paraissaient particulièrement doués pour elle, un choix vidé de plaisir et de sang, une sorte de célibat ou de veuvage.

Le samedi soir, il fréquentait une brasserie de la Motte-Piquet près de laquelle il logeait et où il espérait trouver, autour du comptoir, une partenaire pour la nuit. En semaine, il allait à la cinémathèque de vingt heures à minuit, où il s'isolait toujours dans le même coin, sur une rangée latérale, contre un mur. Une fois par mois, il rendait visite à ses parents dans le Sud au moyen de la S.N.C.F. ; les trajets étaient interminables : Chateauroux, Limoges, Brives, Toulouse, Montauban, Carcassonne, Lézignan, Narbonne,

Perpignan ; à chacune de ces étapes, l'accent s'allongeait et s'alourdissait davantage et lui devenait plus familier ; il arrivait à la maison ivre de fatigue et de cigarettes. Enfin il dégotta une Allemande au pair dans une cave du Quartier Latin et fricotta sans trop de déplaisir avec elle pendant quelques semaines, mais cette rencontre lui redonna un peu d'espoir car, après l'achèvement de ses études et le no man's land de l'Algérie, il se croyait devenu incapable d'aimer ou même de susciter une passion passagère.

Quand l'Allemande retourna dans son pays, il se sentit à nouveau tellement seul, tellement désespéré à force de répétition et de ressassement des autres et de lui-même qu'il en vint à se demander chaque matin : Mais où en es-tu et que vas-tu devenir ?, puis à craindre que le hasard ne le fasse tomber, un jour de fringale, sur une fille quelconque, une fille qui se rendrait indispensable auprès de lui et qu'il déciderait, sur un coup de tête, d'épouser. Il imaginait alors sa vie à venir, bien des années plus tard, soumise au rituel insensé des citadins immobiles.

C'est pourquoi, pour mettre un terme à cette sorte de paralysie, il acheta une voiture d'occasion, une voiture très sportive quoique d'un modèle ancien, qu'il n'utilisa que pendant les week-ends et avec laquelle il entreprit, sur ce qui n'était alors que des morceaux d'autoroutes, des trajets d'une longueur inouïe au terme desquels il lui arrivait de prendre un bain glacé crépusculaire sur une plage humide où les mouettes formaient de multiples cercles d'amitié au-dessus de sa tête. Il passait la semaine à récupérer ses forces durement entamées par ces échappées dominicales en fréquentant les piscines et les gymnases municipaux.

La direction des Charbonnages de France, son premier employeur, l'envoya à Nœux-les-Mines, dans les Houillères du Nord et du Pas-de-Calais, pour enquêter sur la silicose. Il logeait au Mess des Ingénieurs. La ségrégation sociale était telle dans cette région qu'il lui était interdit de fréquenter les bistros ainsi que tous autres lieux publics où il aurait inmanquablement rencontré des ouvriers mineurs suivis de leurs filles, les blondes adolescentes polonaises notamment dont il apercevait la silhouette sur les trottoirs et qui, le soir, venaient flirter sous les fenêtres du Mess, au pied des terrils pyramidaux. Il connut les après-midi hivernaux de Lille puis ceux de Bruxelles, de Gand, de Bruges-la-Morte, de l'autre côté de la frontière. Sur les quais, des putes flammandes emmitouflées dans leur manteau surgissaient du brouillard — il voyait d'abord leur main tendue tenant une cigarette — et lui demandaient frileusement du feu.

Son père et sa mère lui écrivaient de longues lettres et s'inquiétaient de son silence et de sa passivité. La femme du directeur de la mine réunissait tous les vendredis soirs les membres célibataires du Mess des Ingénieurs avec un groupe de jeunes filles de bonne famille, candidates bachelières, qui venaient de passer leur semaine dans les pensionnats religieux d'Arras ou de Douai. Ces rencontres autour d'une théière fumante suscitèrent, pendant son séjour, quatre ou cinq engagements qui furent menés à leur terme.

Il se vit, quant à lui, proposer par un copain de régiment originaire de cette région nordique d'épouser sa sœur et de prendre en charge l'usine de chaussures dont il allait hériter ; ainsi assurerait-il à ce dernier, fruit sec,

une mensualité conséquente qui lui permettrait de vivre dans l'oisiveté. Mais la perspective de tirer sa prospérité de la godasse lui fit prendre quelque distance avec la demeure où il était régulièrement invité, avec son parc, son double court de tennis et ses « benedicite » murmurés autour de la table familiale. En outre, il évita de coucher avec la sœur qui, sans doute, n'attendait que ça mais qui, blonde filasse, avait un visage morose comme un dimanche dans un cottage anglais.

Au début des années soixante, il plaqua tout ensemble les Charbonnages de France et le département du Nord et du Pas-de-Calais en se disant qu'il était temps pour lui de voir d'autres pays. Il débarqua à Paris au plus fort d'une manifestation au cours de laquelle, sa valise à la main, il se retrouva, comme autrefois, au coude à coude avec l'Université, avec partie de la jeune classe ouvrière. Dans le sillage d'un fascisme un peu trop mou pour réussir, la guerre d'Algérie agonisait.

A la fin du même printemps, il croisa dans les escaliers d'un restaurant chinois une jeune inconnue aux yeux verts, vêtue d'un tailleur pied-de-poule. L'amour, à cette vision, déboula sur lui comme un feu de forêt. Il rattrapa l'inconnue et l'invita à l'accompagner en Yougoslavie où il voulait partir en vacances. Elle lui répondit en riant qu'il faudrait auparavant qu'ils se connaissent un peu mieux. Ils se revirent le lendemain et chacun des jours suivants. Pour finir, ils s'offrirent une nuit de noces des plus profanes sur l'herbe à l'ombre des minarets de Sarajevo.

Au retour de ce voyage, il se fit embaucher par une compagnie aérienne et se maria.

Quelques mois plus tard, il débarqua à New-York au cours d'une tempête de neige. C'est dans une chambre glaciale de Times Square, la chaudière de l'hôtel ayant explosé, qu'il commença son premier roman.

Quand éclata mai 68, il habitait avec sa femme dans ce qui était encore, au cœur de Paris, les vraies Halles dont les bruits nocturnes assourdisaient leurs sommeils. Il garde le souvenir d'un immense murmure traversant chaque jour la périphérie de ce quartier et dont l'ampleur le portait comme un chant. Des filles très jeunes lui laissaient effleurer dans la rue leur corps rempli de véhémence. Pourtant ce n'était pas sa jeunesse, ce n'était même pas le reflet de sa jeunesse. C'était un dernier rêve, un rêve organisé, une sorte de film rempli de flash-backs et dont certaines images parlaient encore de lui.

En fait, s'étant éternisée, sa jeunesse s'est terminée dans l'hystérie et dans la confusion le jour des obsèques de Jean-Paul Sartre au cimetière Montparnasse. Il est de ceux qui, pressés par la foule, ont failli tomber dans le trou béant préparé pour recevoir son cerceuil. Il venait de franchir la quarantaine.

Aujourd'hui, l'homme qu'on voit s'agiter dans ces lignes est un homme de cinquante ans qui se retire lentement des voitures et prépare, oui, son vrai devenir.

AD

jaune à capuchon noir      oui lui d'abord      ce stylo à bille      un  
 peu froid quand je l'ai pris comme toujours mais déjà chaud      lui dans  
 ma main      moi qui n'aurai donc jamais pu jamais écrire directement à la  
 machine      une fois de plus la dernière      une fois de plus mon espoir  
 c'est lui      sur ce papier      lui dont l'écriture aujourd'hui est pâ-  
 teuse      comme si l'encre soudain coulait trop      lui que je serre un  
 peu trop fort peut-être et peut-être par peur      plus que jamais      peur  
 d'échouer      moi qui donc ne l'écrirai pas ce qui devait être mon chef-d'  
 œuvre      ce que j'aurai rêvé pour rien      pour rien      pendant plus  
 de vingt ans      ce livre à moi seul      cette fable du double      ce  
 grand roman qu'elle aurait pu      elle      aimer enfin sans réticence  
 ou plutôt comme elle dit toujours sans malaise      elle qui tout à  
 l'heure va m'appeler mais trop tard      le téléphone sonnera et resonnera  
 mais tout sera silence      pour moi      silence définitif      moi qui  
 n'ai donc plus que cette dernière page à remplir      moi qui voudrais tant  
 qu'il reste à jamais      cet adieu      ce que j'aurai écrit de plus beau  
 de plus vrai      mais comment savoir      comment      moi

*Qu'est-ce qui lui arrive? En panne? Déjà?... C'est lui  
 qui écrit, j'y peux rien, moi je suis celui qui est écrit,  
 faut bien que j'attende... Quoi, c'est pas lui, c'est son  
 stylo, son stylo qui le lâche, son beau jaune à capuchon  
 noir, son préféré? La meilleure, à peine commencé, à  
 sec, le stylo, poubelle... Y a plus que ça à faire, vieux,  
 en reprendre un autre, oui, celui-là, celui que t'aimes  
 pas, c'est le seul qui te reste... Qu'est-ce qu'on attend  
 encore?... Et ce fond sonore, chaque fois le même,  
 ce tambour vaudou qu'il se met toujours, pour écrire,  
 ce tambour, jusqu'au bout alors faudra qu'on l'enten-  
 de?... On recommence ou quoi?... Il va peut-être tout  
 changer, ce qui serait pas dommage, à vrai dire, y a eu  
 panne sèche au moment même où je me demandais,  
 moi, et le lecteur avec, s'il allait longtemps continuer  
 comme ça...*

entièrement violet presque lie-de-vin      oui lui d'abord      ce stylo  
 à bille encore froid      mon espoir mon dernier c'est lui      sur ce

papier            lui dont l'écriture est si maigre            maigre à faire peur  
                   c'est donc avec lui que je l'écrirai            cet adieu            puisse-t-il  
 être quand même de tout oui de tout ce que j'aurai écrit            de tout ce  
 que j'aurais pu écrire            Haïti chérie Haïti            la page la plus  
 belle            la plus vraie            et moi qui l'ai rêvé pendant plus de vingt  
 ans            moi qui donc ne l'écrirai pas            ce livre pourtant le plus  
 mien            le seul mien            plus beau pays que vous il n'en existe point  
                   en rire alors peut-être pourrai-je même en rire            Haïti            terre  
 du double

*Tout ça, vieux, c'est plutôt gentil, mais sans parler de Haïti, pour toi pays de rêve, mais bien pour toi seul, t'oublies qu'entre le lecteur et moi, y a malgré tout une différence, c'est que moi je sais et le lecteur pas. Si tu pouvais alors, en deux trois mots, dire au moins ce que c'est, ton histoire de double?... Quelque chose qu'on rêve depuis plus de vingt ans, va pas me faire croire qu'on sait même plus de quoi ça retourne...*

il aurait eu pour titre HAITI CHERIE et ce qu'il aurait raconté ce roman  
 c'est simple            un homme connaît dans sa jeunesse une Antillaise            a-  
 près un an ensemble elle repart chez elle            il ne cessera plus jour et  
 nuit de penser à elle et le temps passera et les années            au soir de sa  
 vie il se rend là-bas            il la retrouve et près d'elle qui voit-il  
                   son propre double            un autre lui-même qui avait jadis suivi la cré-  
 ole et vivait depuis avec elle            amour jour après jour souffrance et  
 joie            il comprend que cet autre avait tout vécu à sa place            alors  
 il le tue            et c'est lui-même qui meurt

*Ce qu'elle veut vraiment dire, son histoire, ça... Il croit en savoir long sur moi, et je dis pas le contraire, il en sait beaucoup, mais moi je sais tout sur lui, tout... Ce tambour, c'est pourtant pas la musique qui lui manque, ce tambour de là-bas, dire qu'il en aura jamais marre...*

ce livre            pour l'écrire            après plus de vingt ans            pour qu'il  
 existe et même encore infiniment plus beau qu'en rêve            il m'aurait fallu  
 si peu de temps peut-être            à longueur de jour et longueur de nuit  
                   pour enfin l'écrire            ivre comme toujours tantôt de désespoir tantôt  
 de triomphe            et comme fou toujours de fatigue            écriture chérie

*Ecriture chérie, il se fout de moi ou quoi? Ecriture hâte, ça oui, c'est ce qu'il aurait pu dire, au lieu d'essayer de donner le change, écriture hâte...*

il m'aurait fallu vivre          vivre assez          pas plus          moi qui n'ai  
plus que cette page          là          cette page à finir          qu'elle soit la  
plus belle

*Et la page la plus belle, tout le monde le sait, toi comme moi et comme le lecteur, tout le monde, c'est la page vraie... -*

oui la plus belle jamais écrite          et qu'elle reste là          toute seule  
pour personne

*Cette pose, et ce ton, il croit que je suis qui?... Du chic et du toc, mais c'est pourtant pas ce que tu voulais faire?... Arrête ça, vieux, arrête...*

elle m'appellera          le téléphone sonnera et resonnera          trop tard  
tout sera trop tard

*Va jusqu'au bout comme ça et c'est sûr, ta page est foutue, et ça sera trop tard, ça oui, trop tard pour la refaire... Alors tu m'arrêtes ta grande bibeloterie, et tu dis ce qui est et rien d'autre...*

tout          avant qu'elle appelle          il faut que tout soit fini          mais  
où j'en suis          où et pourquoi          moi          je ne sais plus          sur  
ce papier          je ne sais même plus ce que j'ai déjà

*Il a jeté son stylo, qu'est-ce qu'il va... Non, relire, c'est bien ce qu'il voulait... Ce tambour, toujours ce tambour... Oui, relis-la, ton écriture chérie, que t'en aies honte, et quand on reprendra, qu'alors tout soit vrai...*

*Il est là-bas, vieux, ton stylo... Il te plaît pas, mais quoi, t'as beau chercher encore, t'as plus que lui, mais non, il a rien... Ce tambour, pour une fois, il aurait quand même pu trouver autre chose... On s'y remet, tout devrait maintenant aller vite...*



oui c'est toujours le premier jour toujours l'instant écrire écrire où j'ai su que jamais jamais je ne saurais faire que ça écrire écrire et jusqu'au bout sans rien y pouvoir rien comme un chancre impossible à contenir comme une chiasse écrire écrire et bouffer tout le fric qu'on en tire le sale fric rien de plus tout le reste est bonbon pour bébé profond l'immortalité laisse-moi rire dire d'un tel qu'il est immortel c'est dire quoi sinon qu'il est mort

*Ecrire, y a quand même pire, c'est même une vie qu'en vaut quantité d'autres, et reconnais-le, vieux, si t'avais pu continuer à la vivre...*

écrire encore écrire une dernière page écrire enfin que c'en est fini Haïti chérie Haïti fini à jamais fini après vingt ans et plus mon livre mien mon double à moi souffrance et joie amour jour après jour lui sa griffonne à la peau d'huile Haïti mais qu'il y reste et qu'il en crève et tout seul lui aussi écrire écrire qu'on a fini d'écrire écrire pour rire avant de mourir

*C'est plus fort que lui, faut qu'il phrase, alors quoi, ta littérature, tu lui dis adieu, oui ou merde, et qu'on en finisse pour de bon... Une fois qu'il sera plus là, ça sera enfin à moi d'y être, à moi vraiment...*

si encore on pouvait écrire une fois mort si c'était alors elle la mort qu'on écrive mais rien chef-d'œuvre ou pas monument ou foutaise quel bluff tout ce qu'on peut dire il n'y a que la vie ici à écrire et la vie n'est rien Haïti chérie il n'y a partout que le labyrinthe et le monstre a faim oui la vie n'est que ça écrire que ça écrire qu'on meurt

*Y a aucun doute, ça manque d'humour, dis les choses alors simplement, vieux, c'est ta dernière chance...*

même si elle t'appelle avant que tout soit fini le téléphone sonnera mais quoi lui dire et qu'est-ce qu'elle peut comprendre elle qui va continuer à vivre elle qui n'est pas de ton côté pas avec toi elle pas encore

*Une femme qui aime un homme au point de tout abandonner pour lui, son foyer, sa carrière, au point que pour finir son mari se suicide, un beau roman, ça oui, tu pourrais lui dire et redire merci, avoue-le, sans elle, qu'est-ce que t'aurais su de ce que réellement tu pouvais écrire, mais voilà, ça, au fond, tu lui as jamais pardonné...*

à quoi bon oui à quoi bon toute écriture à quoi bon moins que rien de rien même la multitude des mots sous les mots même les cris au fond même les secrets rien rien rien même les chiens même leur museau humide et froid comme l'herbe au matin pleine de givre oui même ça ta glace à l'enfance père et mère ta glace à l'enfer oui crache-moi tout ça toute cette vie à toi crache mais crache tout n'est rien que rien crache et crève

*T'en as pas mille, t'en as pas cent, t'en as pas dix, des mots, t'en as qu'un à cracher, un seul, alors vas-y et tout sera dit, sinon à quoi bon, ça c'est vrai, à quoi bon encore noircir du papier?...*

et si elle n'appelait pas si là sur cette page toi mort s'il n'y avait que le silence rien d'autre rien

*Pas t'appeller, elle ? Mais t'as beau rien dire jamais à personne, elle devine tout, maigre comme t'es devenu d'un coup, elle sait, va, elle, et qu'est-ce qu'elle serait pas prête encore à faire, à mourir même, pour te sauver...*

mais pourquoi pourquoi ne m'appelle-t-elle pas

*Qu'est-ce qu'il a, qu'est-ce qui tombe, là, des larmes?... Et voilà, ça joue au grand tueur de fauves, et l'instant d'après ça chiale comme un chiot... S'il pouvait seulement arrêter ce tambour... Oui, vide-la, ta bouteille, j'aime encore mieux ça, oui, va même en chercher une autre...*

*Il revient, et même, mais oui, il sourit... Il peut bien sourire, c'est comme ce tambour, dans ses yeux rien changera jamais... De la souffrance, de l'horreur, de la haine, difficile à dire, ce qu'y a dans ses yeux...*

mourir, oui, je sais, pour ne pas avoir à crever vous allez mourir, cher monsieur, vous allez vous tuer pour ne pas devenir un cadavre, une balle dans la bouche et la mort, n'est-ce pas, la mort l'a dans le cul

*A croire que pour lui la parole toute simple, jusqu'au bout ça sera l'impossible, il en a pourtant vu. et fait. et souffert, jusqu'au bout ça restera un gosse...*

vous, cher monsieur, vous à qui le suicide a fait écrire des pages superbes, des pages, vous souvenez-vous, que je ne sais plus qui pourtant, je ne sais plus où, a dites inoubliables

*Seul est vrai ce qui est beau, c'est ce qu'il disait, mais en même temps seul est beau ce qui est vrai, il le sait bien, et c'est même pour ça qu'il a peur...*

vous qui las de hurler, las de rire de tout et de vous, las d'être las, vous qui tant de fois avez été près d'en finir, vous dont l'œuvre à chaque fois n'en a été que plus poignante et le nom plus célèbre, oui, vous, monsieur, dont la disparition un jour aurait pu rester hautement exemplaire

*Il va y arriver, mais que de ruse et que de coquetterie, oui, c'est d'un naïf, peut-être aussi, c'est vrai, qu'on peut pas écrire autrement, mais aujourd'hui ce qui faut que t'écrives, vieux, pour le savoir, tu le sais...*

vous allez aujourd'hui vous donner la mort à cause de quoi, monsieur, à cause d'un mal des plus banal, à cause, oui, monsieur, à cause d'un cancer, cher monsieur, d'un cancer du foie

*Enfin ça y est, on l'a enfin, lecteur, la vérité, un corps foutu, ça oui, mais quand même un corps...*

votre haine de la vie était depuis longtemps, n'est-ce pas, votre unique raison de vivre et puis un jour, c'est aussi vulgairement que tout a commencé, un jour vous, monsieur, comme n'importe qui, vous attrapez une hépatite

*Suivie immédiatement ou presque d'une deuxième...*

une hépatite peut-être un peu spéciale et peut-être aussi assez mal soignée, et trois ans plus tard

*Six, vieux, six...*

et quatre ans plus tard, cher monsieur, c'est elle

*Elle et l'alcool, et le tabac, et le reste...*

c'est elle qui vous vaut cette saleté, cher monsieur, là, oui, là, dans cette chose qu'on a du côté droit, cette chose molle normalement, cette chose toute rouge, et pour finir, vous qui tant de fois avez dit non aux tanches épaisses, aux grands brochets de la mort, aujourd'hui vous allez l'ouvrir, monsieur, votre bec, et pour une limace des plus dégueulasse

*Pourquoi pas alors écrire jusqu'au bout, plutôt que de se donner la mort, de toute façon ça durerait quoi, quelques mois à peine, quelques semaines...*

oui, je sais, la mort est le dernier mot, mais au moins que ce soit vous qui l'avez, n'est-ce pas, vous, monsieur, et pas ça

*Y a la souffrance, c'est vrai, y a la...*

c'est qu'en fin de compte je vous comprends, je dois l'avouer, et si j'étais comme vous, si je l'avais, moi aussi, ma limace, non, moi non plus je n'attendrais pas qu'elle m'ait bouffé à fond, qu'elle m'ait fait la peau et les os, qu'elle m'ait pris tout, force et courage, non, je n'attendrais plus une seconde

*Son tiroir, il l'ouvre, son revolver est toujours là, armé, il le retourne, il l'approche de sa bouche...*

plus beau pays, mon cher monsieur, plus beau pays il n'en existe point, adieu, adieu,

*Ta bouteille, c'est ça, vieux, une gorgée encore, la dernière, et reprends ton arme...*

Haïti, adieu, Haïti

*Un fracas terrible, après tu l'auras, ton silence...*

adieu tout, adieu

*Alors quoi, tu tires?...*

je ne peux pas, non, non, je ne pourrai jamais, cancer connerie, cancer puterie, mais pourquoi est-ce qu'il faut que je crève, pourquoi moi, pourquoi

*Le téléphone, c'est elle, le téléphone, elle qui l'appelle, il a tout laissé, qu'est-ce qu'il dit, il a raccroché, il a*

*pris sa veste, arrête ce tambour, au moins, arrête-le, parti, il est parti la rejoindre, attendons, lecteur, attendons avec ce tambour...*

*Ce rire par saccades, comme un hoquet, ce rire, c'est lui... Quelle tête il a, tout dépeigné, tout débraillé, la porte, il l'a pas refermée... Il a posé ses mains sur le papier, il les regarde, il ricane encore, il va rester longtemps comme ça?... Tu vas quand même pas nous remettre ton tambour, ton éternel tambour vaudou, qui s'était arrêté tout seul juste avant qu'il revienne, non, il le remet pas... Ton stylo, il est là, derrière ton revolver... Qu'est-ce qui a pu se passer là-bas?...*

J'ai su tout de suite Pourquoi elle m'avait appelé. Pourquoi j'étais venu. J'ai su. En la voyant. Elle se taisait. Sa beauté. Son cou. J'ai su pourquoi. Un désir comme jamais. Un désir. De fou de tout de partout. Comme premier. Elle nue. Et je n'ai plus rien su. Violence jouissance puissance. Son cou à douce odeur de lait. Son cou. J'ai arrêté juste. Juste avant de m'effondrer en hurlant. Je me suis redressé elle me regardait elle était en larmes. J'ai pris son cou. Et j'ai serré. De tout mon poids ma force ma fureur. Serré serré serré serré. Ses yeux s'agrandissaient. Ses mains cherchaient. Son corps. Serré plus fort. J'ai fermé les yeux je tremblais je ne savais plus rien. Que serrer. Comme je devais. Comme j'aurais dû le premier jour. Serrer encore. Serrer. Combien de temps déjà que plus rien ne bougeait. J'ai rouvert les yeux. Et j'ai vu. Sur sa tempe un vaisseau gonflé qui se tortillait comme un ver comme le premier ver que j'avais enfant trouvé sur une motte un gros ver de terre tout violet presque lie-de-vin. Et j'ai vomi. Sur son visage. J'ai desserré mes mains. Mes doigts me faisaient mal. Mes pouces. Le long de ses joues ça coulait doucement. Je savais. J'avais fait ce que je devais faire. Avant de partir j'ai regardé une dernière fois. Ses jambes écartées son corps blond sa tête. Sur le drap noir. Sa bouche entrouverte avec son bout de langue aux dents ses grands yeux blancs bleus comme en porcelaine et tout autour la vomissure. Glaireuse. Rose. Et maintenant plus rien. Mon revolver. Bout froid dans la bouche. Encore mal aux mains. Déjà chaud. Plus qu'une petite pression du doigt. Une toute

*Le sang... vite... lecteur... tout va être... effacé... tout... par le sang... le nôtre... le sang malade... ad*

SUAIRES (1)

Enfant, dès qu'on me laissait seul dans ma chambre, je voyais des formes à peine humaines sortir du mur et vouloir me parler.

Pauvres corps ! auxquels l'humide de la pierre donnait vie ; dans la nuit vous cherchiez mes mains comme une délivrance pour ne plus avoir à errer.

Jamais vous n'apparaissiez avec la même forme, avec la même tête.

Vous me demandiez, secrètement, d'être le témoin fidèle de toutes ces apparences qu'ils vous fallaient emprunter pour venir à la surface du monde, ne serait-ce qu'un instant.

Corps de monstres voulant se dégager de l'informe pour prendre ma ressemblance et mon visage : envieux de ce corps d'enfant que j'habitais.

Bêtes à moitié humaines qui toute la nuit criaient et dont la voix restait étouffée dans le mur.

Combien d'entre-vous auraient aimé se serrer contre moi, avoir un peu de ma chaleur.

Comment aurais-je pu vous faire passer de mon côté lorsque vos corps, à l'approche de mes mains, se dissolvaient ?

Pourquoi ces têtes de bêtes, avec des yeux d'hommes, avaient-elles des larmes ?

Pourquoi ces visages, à demi-anges, demandaient-ils à mon visage de ne plus obéir à cette main invisible qui m'avait fait apparaître ?

Attendez-vous mon retour ?

Vous qui n'existiez en ce monde que par l'insistance d'un regard : dites à cet enfant, enfermé en moi, son chemin, pour qu'il rejoigne cette autre rive où l'empreinte première de son visage l'attend.

Janvier 1982



## LA MAIN DE RAPHAËLE GEORGE

*« Après un mot, il en vient toujours un autre, et toute la souffrance se résume à l'infini de la langue. »*

*Raphaële Georges  
(Psaume de Silence)*

J'ai pris mon stylo-plume pour écrire ces quelques lignes ; ce stylo-plume où l'encre ne vient pas. Ne vient plus.

Et j'ai eu très peur d'appuyer, très peur de forcer cette faible résistance, ce peu qui conduit une main à son tracé.



Comment rejoindre ce qui ne peut plus rester dans sa propre trace ?

Comment rejoindre ce mouvement, venu de l'invisible des mots, que la clarté des pages efface ?



Et pourtant, j'ai insisté ; insisté comme un aveugle cherche une main pour guider sa main afin de ne plus marcher hors de lui.



Chaque mot inscrit sur cette page te tient éloigné ; te place hors de cette forme qui te donnai lieu à mes yeux.



Et si mes pas te portent encore un peu : ce n'est pas toi que je bouge !

Comment bouger ces gestes immobiles, logés dans l'acier de la plume ?



Comment faire pour qu'une main puisse rejoindre une autre main,  
et que les mots, tracés sur la page, ne s'absentent pas ?



On écrit parce qu'au fond des mots on nous appelle ; et que dans  
ces mots notre main cherche, sans cesse, une autre main.

Aucun mot ne prendra jamais forme si, en lui, rien ne peut se  
rejoindre.



Est-ce ta main cette impossibilité qu'a ma main de trouver son  
propre chemin ?

Ce qui résiste, au fond de cet acier, est-ce ta main fermée à tout  
jamais sur elle-même ?

Ecris-tu, maintenant, dans ce silence où les mots se retiennent en  
eux-mêmes ?

Avant la page. Avant l'espace.

---

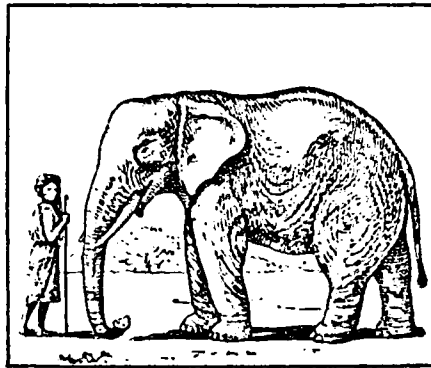
(1) *Le premier texte : « Suaires », a été écrit en 1982, pour rendre hommage aux peintures de Ghislaine Amon, exposées alors à l'académie des Beaux-Arts de Tournai, en Belgique. Ghislaine Amon était à la fois peintre, écrivain et directrice de la revue des Cahiers du Double qu'elle avait fondée, en 1977, avec Jean-Louis Giavannoni. A partir de 1984, elle n'écrivit plus que sous le nom de Raphaële Georges (« L'Eloge de la Fatigue », Editions Lettres Vives). Elle est décédée le 30 avril 1985.*

*Le second texte : « La Main de Raphaële George » a été écrit pour l'anniversaire de sa mort.*

*Les Editions Unes viennent de publier une correspondance entre Raphaële George et Jean-Louis Giavannoni : « L'Absence Réelle ». En septembre prochain, les Editions Lettres Vives publieront le dernier livre de Raphaële George : « Psaume de Silence ».*

Olivier CADIOT

*Davy Crockett ou Billy le Kid auront toujours du courage*



## CHAPITRE

Le ruisseau arrose la prairie de ses eaux  
calmes et transparentes

Les enfants studieux appren-

nent leurs leçons.

Le soldat a été blessé par un éclat d'obus

Les prisonniers fu-

rent échangés par les deux armées

Henri a reçu de son parrain un livre magnifique

— La maison se construit. — Tout s'éclaircit. —

## CHAPITRE

Dites-moi *quel livre vous lisez =*  
*Quel livre lisez-vous ? Dites-le moi.*

Les jardiniers cultivent les fleurs,  
taillent les arbres, et entretiennent les allées du parc

*J'ai fait un livre ; j'ai fait un tableau ; j'ai fait un projet.*

— Je vous demande si  
vous parlez sérieusement, et pourquoi vous êtes venu. —  
Dites-moi s'il est vrai que vous m'en voulez. — Pouvais-je  
savoir si vous viendriez ? — J'ignore où tu vas.

— Même si vous (par-  
tir) je resterais. — Même si vous (partir), je resterai.

## CHAPITRE

— Venez ..., j'ai un reproche à vous faire. — Quand vous êtes parti de ... pour venir ..., vous n'avez donc pas songé qu'il ne vous y pourrait pas

rencontrer ? — ... j'ai pu réunir tous ceux à qui je devais commander ; je ne sais si je le pourrai ..., quand je m'y rendrai. — Quelle bonne fortune de vous rencontrer ... ; je vous croyais encore ... -bas. — ... -bas,

— Nous sommes décidés à partir ; ... à lui, il hésite encore. — ... on veut, on peut.

— Ces deux arbres sont à perte de vue — J'ai un livre — J'ai un grand chagrin. — La route était sous une épaisse futaie.

## CHAPITRE

Je s'*approche* (Passé simple) de celle qui *gémir* (Imparf. Ind.) au pied de l'érable, je lui *imposer* (Passé simple) les mains sur la tête

Ensuite, sans lui parler. *prendre* (Part. prés.) comme elle un rameau, *j'écarte* (Passé simple) les insectes qui *bourdonner* (Imparf. Ind.) autour du corps de l'enfant.

Cependant, la mère *pleurer* (Imparf. Ind.) de joie en *voir* (Part. prés.) la politesse de l'étranger. Comme nous *faire* (Imparf. Ind.) ceci, un jeune homme *approcher* (Passé simple) :

Tu n'*être* (Ind. prés.) donc pas de ce désert ? — Non, *répondre* (Passé simple) le jeune homme, nous *être* (Ind. prés.) deux exilés, et nous *aller* (Ind. prés.) chercher une patrie. »

En *dire* (Part. prés.) cela, le guerrier *baisser* (Passé simple) la tête dans son sein, et avec le bout de son arc il *abat* (Imparf. Ind.) la tête des fleurs.

## CHAPITRE

Je voir (Passé simple) qu'il y avoir (Imparf. Ind.) des larmes au fond de cette histoire, et je se taire (Passé simple). La femme retirer (Passé simple) son fils des branches de l'arbre, et elle le donner (Passé simple) à porter à son époux.

Alors je dire (Passé simple) :  
« Vouloir (Ind. prés.) -vous me permettre d'allumer votre feu cette nuit. — Nous n'avoir (Ind. prés.) point de cabane, reprendre (Passé simple) le guerrier ; si vous vouloir (Ind. prés.) nous suivre, nous camper (Ind. prés.) au bord de la chute. — Je le vouloir (Ind. prés.) bien », répondre (Passé simple) -je, et nous partir (Passé simple) ensemble.

... faire des filets, ... abattre des arbres, ... en creuser le tronc pour en faire des pirogues. Déjà il ... franchi les bornes des besoins ; déjà l'expérience d'une foule de sensations lui... fait connaître des jouissances et de peines

Je dire (Passé simple)  
alors : « Frère, je te souhaiter (Ind. prés.) un ciel bleu, beaucoup de chevreuils, un manteau de castor et l'espérance.

## CHAPITRE

... le soir, nous pûmes regagner la vallée. — Il avait ... amis toujours prêts à le secourir — Je me suis arrêté quelquefois avec plaisir à voir ... moucherons après la pluie, danser en rond ... espèces de ballets

il ... goûté le plaisir d'un ombrage contre les feux du soleil, il se fait une cabane. — J'en veux faire ... ma tête. — Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris ... moi. — ... la réunion du soir, on prit de graves décisions — Ce fut ... lui bien

N'entendez-vous pas qu'il tonne ? — Je sens que je défaille. — Seigneur, faites qu'ils rentrent au bercail. — J'attends qu'ils viennent. — Je vois que mes espérances s'évanouissent.

Et la jeune mère chanter (Imparf. Ind.) d'une voix tremblante, balancer (Imparf.) l'enfant sur ses genoux



## CHAPITRE

Il faut que vous parliez. — Il est nécessaire que vous sachiez souffrir. — Il me plairait que vous restassiez. — Il est désolant que vous travailliez si peu. — Il faut que je sorte.

les vallées se sont *élevé*, les coteaux se sont *abaissé*, les montagnes se sont *couvert* d'un ombrage : la contrée entière s'est *renouvelé*. — Les enfants s'étaient *endormi* sur la pierre nue du chemin.

Les *forêts* ... s'appellent des forêts vierges. — Je vous suivrai *partout* ... — Le plus beau jour de ma vie est le *four* ...

Vous partirez. — Il m'accueillit en souriant. — Ne riez pas avec éclat. — Le vent bruissait dans les arbres. — Il écrivit une lettre. — Dites cela à mon ami.

## CHAPITRE

Connaissez-vous un *homme*... ? — Voulez-vous lire un livre... ? — Je ne connais pas d'*homme*... — Ne connaissez-vous *personne*... ? — Ne buvez jamais de *boisson*... — On ne voit *rien*... — Savez-vous *rien*... ? — On n'a jamais entendu un *homme*...

J'entends *que Pierre joue du piano*. — Il faut faire *que ces gens-là sortent d'ici*. — Me permettez-vous *que je vous offre cette fleur* ? — Rien ne peut faire *qu'il sorte de sa réserve*.

Il est certain que nous mourrons. — D'où vient aujourd'hui que vous ayez cet air sombre et sévère ? — Il me semble douteux que vous réussissiez. — Il vous plaît que je parte.

## CHAPITRE

Ho ! ho ! je te reconnais

Moins de deux années *s'écouler* (Passé composé), depuis le moment où j'*avoir* (Passé simple) le plaisir de vous rencontrer.

. Ma pitié, je veux être le maître d'*elle*, et je veux bien qu'on sache que je désavoue *elle* alors qu'on m'*arrache elle*

Le dedans de cette maison a été fait très rapidement ; le dehors a demandé beaucoup plus de temps

J'*étouffe elle*, elle renaît. — Seul vous haïssez *vous*, lorsque chacun aime *vous*

Les brins d'herbes ne sont pas distingués facilement les uns des autres.

— Je suivrai *toi* partout. — Ne sui- vez point *moi*.

## CHAPITRE

Il veut que tu (*partir*) avec lui.

La vie. *charmante*, nous souriait.

Savez-vous quels *formidables* dangers vous attendent ?

La vie nous souriait, *charmante*.  
*Charmante*, la vie nous souriait.  
Savez-vous quels dangers vous attendent, *formidables* ?

Je sors. *puisqu'il fait beau* = Je sors, *car il fait beau* — Je sors : *il fait beau* — *Il fait beau* ; aussi je sors. — *Qu'il fait beau ! Je sors.* — sors. — Je sors : *ne fait-il pas beau* ?

Tu *avoir* (Futur) froid, et aucun esprit ne te *donner* (Futur) des peaux pour te couvrir. Oh ! il faut que je *se hâter* (Sub. prés.) de t'aller rejoindre pour te chanter des chansons. »

## CHAPITRE

Avez-vous ... plume ? — Il a ... encre très mauvaise et ... papier très mauvais également. — J'ai ... papiers d'affaires à envoyer. — ... encres de médiocre qualité s'altèrent nécessairement au bout de peu de temps. — Nous avons acheté ... plumes

Avez-vous ... papier, ... plume et ... encre dont vous avez besoin ? — ... papiers d'affaires sont transportés au même tarif que ... lettres. — ... encres de Chine sont inaltérables

J'ai trouvé ... papier, ... encre et tout ce qui est nécessaire pour écrire. — J'ai eu bien ... bonheur à me rencontrer avec lui. — Je n'ai pas ... soucis à ce sujet. — Je n'ai plus ... bois exotiques ; il ne me reste que des bois indigènes. — Ne faites pas ... bruit autour de cette tombe

## CHAPITRE

le ciel est bleu ; une  
semaine : le ciel est bleu ; un mois : le ciel est bleu ; une année entière :

*Il regarda le ciel et le ciel était bleu.*

COMME UN DIEU QUI DORT

Fernando Pessoa : Le Gardeur de Troupeaux, Bureau de tabac (1), L'Ode Triomphale et douze poèmes de la fin, d'Alvaro de Campos (2).

C'est au poète « néo-classique, pessimiste hellénisant, » Ricardo Reis, que selon l'exégèse, on doit l'édition des poèmes de son défunt maître Alberto Caeiro », poète bucolique (selon l'exégèse), « apôtre d'un paganisme intégral », auteur entre autres du *Gardeur de troupeaux*, écrit en 1914.

Quant à l'ingénieur en constructions navales, Alvaro de Campos, anti-thèse vivante de Ricardo et d'Alberto, whitmanien, futuriste, qu'on s'attendrait presque à entendre, dans les vers frénétiques de *L'Ode Triomphale*, « chanter le corps électrique », nous lui devons également « *Bureau de Tabac* ».

Le poète des villes et le poète des champs voisinent dans une nouvelle traduction française (3).

L'un : « Ma poésie est naturelle comme le vent qui se lève », l'autre : « Je suis la fureur combinée de l'homme machine. »

Mais Ricardo Reis n'existe pas, ni Alberto le bucolique, ni Alvaro « dont personne ne se soucie ». Ils n'ont vécu pour dire le vrai que dans l'imagination du « malheureux » Fernando Pessoa, dont personne ne s'est guère soucié non plus du temps qu'il était, lui, bien vivant. Au fait, a-t-il bien existé, ce poète, dont les textes portant son nom véritable ont attendu sa mort pour voir le jour ?

Hétéronymes ! Poètes imaginaires. Tout est faux, fabriqué. Du théâtre. Masques que tout cela. Mais plus vrais que le vrai visage. Pessoa lui-même, le grand mystificateur, réglant ce ballet de poètes inventés, n'aura écrit qu'à travers le personnage d'un autre, dramatiquement. « En chacun d'eux, dit-il, j'ai mis une notion de vie différente, mais toujours attentive à l'important mystère de l'existence. » Pessoa donc, un homme pour qui la vie était à réinventer.

« Je cherche à me défaire de ce qu'on m'a appris  
Je cherche à oublier la façon de retenir qu'on m'a enseignée » (4)

Pessoa, un homme qui a réinventé sa vie en poésie.  
Dans ces conditions que penser de qui écrit, Alvaro :

« En avant ! en avant ! en avant !  
Utiles fruits d'acier des arbres-fabriques cosmopolites ! » (5) et de la même main, Alberto

« Si seulement char à bœufs pouvait être ma vie  
Qui va grinçant de bon matin sur jolie route » (6)

L'apparence seule est contradictoire. D'abord, la démarche poétique est la même : Alvaro « Tout cela m'est étranger, comme tout m'est étranger (7) (Alberto : « Qu'il est dur d'être soi-même et de ne voir que le visage » (8) Car, pour Pessoa, le masque est plus vrai que le visage. Cela tout acteur le sait. Quand un homme parle, fut-il poète, on ne saura jamais s'il croit à ce qu'il dit. Après tout, pourquoi serions nous condamnés à être Uns. Je est un autre, etc... On ne sait aussi que nous sommes faits de l'étoffe de nos songes, que nous vivons le temps des hommes doubles. Pessoa pousse jusqu'au temps des hommes multiples, les Hétéronymes.

Mais la vérité d'Alberto, comme la vérité d'Alvaro, je la fais sienne et mienne : elle est le drame de la conscience malheureuse de cet être exilé, dans sa patrie, dans son temps, dans l'amour même et dans l'amitié. Qui se sent foncièrement incapable de bonheur et d'espoir :

« Qu'au moins survive l'amertume de ce que je ne serai jamais  
Dans la calligraphie rapide de ces vers... » (9)

La vie l'a exilé, Pessoa. Par ses hétéronymes il exprimera cette malédiction de n'avoir prise sur rien, celle d'un homme qui aura passé sa vie à se dissocier de son propre regard :

« Et je m'imagine parfois  
être un petit agneau  
ou bien tout le troupeau  
pour vivre éparpillé tout au long de la pente  
pour être mille choses heureuses à la fois. » (10)

ce qui peut se formuler futuriste :

« Ah ! pouvoir m'exprimer tout entier comme s'exprime un moteur !  
Être parfait comme une machine  
Pouvoir marcher triomphalement dans la vie comme une automobile  
dernier modèle... » (11)

On comprend parfaitement alors, l'élan en vers libres, — pastiches ? — whitmanien, le faux enthousiasme pour le monde de 1914 (« Blindages, canons, mitrailleuses, sous-marins, avions ! »), comme le faux bucolisme, l'immobilisme feint du rustique berger. L'un et l'autre se brisent sur la matière du monde. *L'Ode Triomphale* est un échec, crié à la fin :

« Ah ! ne pas être tout le monde et partout ».

Ce désir effréné d'être regards hors de soi-même, je le reconnais en toute vocation poétique. Quel poète n'a pas crié cela : Être la Terre, être le monde, « Me supprimer ? » Le Saint Antoine de Flaubert à la fin : « me blottir sur toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, — être la matière ! » Il se remet alors en prière, comme Alvaro « continue à fumer », comme Alberto « rentre dans la maison et ferme la fenêtre. » Conscience aigüe du moi prisonnier qui ne peut, à lui tout seul, rendre compte de toute la douleur et de toute la grandeur du monde. Désir, toujours renaissant, d'assouvissement dans un regard, qui est en même temps évanouissement, dissipation impossible du moi dans ce regard :

« L'essentiel est que nous sachions voir  
voir sans penser »

voir quand on voit  
et non penser quand on voit  
ni voir quand on pense. » (12)

Au centre du *Gardeur de Troupeaux*, il y a cette malédiction de la pensée qui vient corrompre le pur travail des sens :

« Le monde n'est pas fait pour que nous pensions à lui  
(penser c'est être malade des yeux)  
mais pour que nous le regardions et que nous soyons d'accord. » (13)

Tout le malheur vient de ce qu'on sait porter en soi cette vocation de poésie, elle-même vocation à ce « pur moment » où l'on regarde les choses tout en sachant que la poésie n'a pas de prise sur les choses. Car, bien entendu, le constat est net d'une impossible réconciliation entre le langage et la réalité, et cependant « Pour parler de la Nature j'ai besoin du langage des hommes/qui personnalise les choses/et impose un nom aux choses »/ (14)

Pessoa parodie, ou se veut au-delà de la métaphore. Il est le poète de la parabole, parabole de l'innocence fondamentale du poète, et « la seule innocence, c'est de ne pas penser ».

C'est pourquoi il faut « faire l'apprentissage du désapprendre », redevenir « un animal humain produit par la Nature », qui n'a nul recours à l'Art ou à la mémoire. Dans *Le Gardeur de Troupeaux*, il se cache sous le masque du panthéiste Alberto, son naturel, son adoration du monde à la manière de Saint François (« mes sœurs les plantes... »), masque où se lit un pessimisme cosmique. Il n'y a pas de sens à la souffrance :

« Nous ne retirons rien et n'ajoutons rien  
Nous passons et nous oublions  
Et chaque jour le soleil est là » (15)

Il faut apprendre à passer, comme le vol de l'oiseau, si la seule fraternité ne peut être que celle qui nous unit dans la bénédiction d'un regard sur le soleil. Un regard de Primitif.

Ailleurs nous le verrons sous le masque de l'ironie amère et de l'humour dévastateur, et le regard n'épargne pas même la poésie :

Voilà plus d'une demi heure  
Que je suis assis à ma table de travail  
Avec pour seul projet  
De la regarder (16)

Ainsi, face à cet *inespoir*, la poésie est elle divertissement de roi. Mensonge pour mensonge, il faut poser des masques sur ce néant, se fuir, se dédoubler à l'infini dans les miroirs des poètes inventés. Pour oublier de mensonge initial de notre propre identité :

« On m'a tout de suite pris pour qui je n'étais pas, je n'ai pas démenti,  
je me suis perdu.  
Quand j'ai voulu arracher ce masque,



Il collait au visage.  
L'ayant retiré je me suis regardé dans la glace,  
J'étais déjà vieux. » (17)

Et en effet, le masque arraché révélerait le visage défiguré du poète, qui fut avant tout celui du « Si j'étais... ». Mais n'est-ce pas aussi le visage du Dieu Pan : « Je passe et je suis là, comme l'Univers » (18). Aussi le dernier poème du *Gardeur de Troupeaux* nous dévoile-t-il cette sagesse retrouvée, dans l'apaisement : « la fenêtre fermée, la lampe allumée », le poète est celui qui reste, éternellement à :

« ne plus rien dire, ne penser à rien, ne pas dormir  
sentir la vie courir en moi comme une rivière dans son lit  
là-bas, dehors, un grand silence  
comme un dieu qui dort. »

Claude ADELEN

P.S. Dans ma dernière chronique (Hugo), j'ai raconté des histoires d'erratas. L'errata se venge toujours. J'ai en effet cité de mémoire le vers célèbre : « Je sens mon profond soir vaguement s'étoiler. » Horreur ! Il fallait lire : « Je vois mon profond soir vaguement s'étoiler ».

- 
- (1) Editions Unes.
  - (2) Editions Royaumont.
  - (3) Nouvelles traductions françaises par Rémy Hourcade, J.-L. Giovannoni et E. Hocquard.
  - (4) *Gardeur de Troupeaux*. 46
  - (5) Ode Triomphale.
  - (6) *Gardeur*. 16.
  - (7) Bureau de Tabac.
  - (8) *Gardeur*. 26.
  - (9) Bureau de Tabac.
  - (10) *Gardeur*. 1
  - (11) Ode Triomphale.
  - (12) *Gardeur* : 24.
  - (13) *Gardeur* : 2.
  - (14) *Gardeur* : 27.
  - (15) *Gardeur* : 42.
  - (16) Douze poèmes...
  - (17) Bureau de Tabac.
  - (18) *Gardeur*. 48.

## UN RECIT « N'A PAS D'OMBRE »

NARRATION D'EQUILIBRE 4 — W. - JEAN DAIVE - POL - 1985

Le miroir restait vide, lorsqu'un vampire, pendant le bal, s'approchait de la surface qui réfléchit l'image des vivants. Image, ombre sont l'apanage

des corps matériels. Ce qui est écrit n'a pas d'ombre, rien qui puisse estomper la précision du contraste entre le noir de la lettre et le blanc de la page. Rien non plus qui vienne entraver la liberté de ce qui, présence unique, ramassée, ne laisse aucun indice derrière soi.

Ici, la narration joue son équilibre dans une circulation de notes brèves, successives, sans temps d'arrêt. Sa vivacité vient de ce qu'elle ne véhicule pas d'objets substantiels. Quelques matières transparentes et réfléchissantes (rideau, miroir, verrière), des contenants (paquet, placard, berceau) sans contenu ou au contenu si variable qu'il égale en légèreté et en improbabilité colombes et lapins sortant du chapeau d'un prestidigitateur. La ville de Vienne, cadre unique de ce récit, n'apparaît que dans ses lieux de transit : les rues dont les noms rythment de leur consonance germanique la narration — la gare, la poste, le divan rouge du psychanalyste. Et sous la forme de sa lettre initiale W. (Wien), elle est aussi un « personnage ». C'est ainsi que W est à son tour expédié par la poste dans un paquet. Les dimensions, en effet, peuvent changer brusquement : la gare devient un motif de papier peint. Rien ne fait plus obstacle. Pas de barrières sinon mythiques comme ce meuble mort entre le frère et la sœur, nouvelle version de l'épée. Les éléments, air, eau se mêlent dans une chambre ou autour d'un arbre. La distinction entre l'absence et la présence s'abolit puisqu'on peut dessiner la disparition. Les couleurs gagnent leur autonomie, frappent d'une manière inattendue un objet ou existent par elles-mêmes. Les identités s'échangent (père, fils) ou se multiplient (Lisi Misera III, Greta II).

La narration est souveraine. Elle privilégie l'action et ne se donne pas le temps de décrire. La mort même ne l'arrête pas et dans cette étonnante juxtaposition « Poster. La Mort » elle se trouve comme emportée dans le mouvement général d'expédition.

En cycles plus ou moins longs, personnages et objets sont posés, oubliés puis ressaisis. Brusquement, la corde tendue à travers W, ou qui servit à se pendre, réapparaît dans le lit de la sœur. Ils ressurgissent avec leurs emblèmes ou font partie d'assemblages nouveaux qui à leur tour s'emboîtent tout à coup. La narration assemble et redistribue les pièces de sa construction selon une logique imitée du rêve ou de l'analyse avec ses images obsédantes et leurs possibilités combinatoires. Mais tandis que le rêve obéit à un déterminisme psychologique, ici la narration affranchie des lois traditionnelles du récit, fait l'essai de sa liberté.

Parfois, elle déclenche un mouvement qui se communique à chacun des objets de la page. C'est ainsi qu'au bout d'un déferlement d'ouverture, « le cadavre ouvre le piano ». L'élan narratif est donc premier, il précède événements et drames qui n'ont pas d'autre lieu. La narration se donne aussi l'allure du destin par le simple procédé de la répétition. 7 h 45 est l'heure du réveil, du coucher, de la mort du père, de la naissance de la sœur, celle du départ du train. Mais ici les coïncidences restent sans signification : la narration est la seule fatalité.

Le récit semble progresser. Ponctuée par jours, heures, levers, couchers, cette progression se confond avec le déroulement du séjour viennois. Un présent constamment maintenu range dans une succession gestes et actions qui ne peuvent appartenir au même temps. La guerre avec ses bombes et ses avions, le séjour contemporain à Vienne du narrateur, ses souvenirs d'enfance qui se mêlent aux différents discours des analyses (premier amour, première femme nue, mort du père, mariage de la sœur), le quotidien avec ses tranches de pain, l'exceptionnel (crimes, suicide, inceste, anthropophagie, nécrophagie). Le présent, en ne se retournant jamais sur ses pas, noue des énigmes et ne peut les résoudre. En fait, son rôle est ici de souligner la succession linéaire, seul véritable temps, et seule progression du récit.

Malgré ses audaces, la narration jamais ne trébuche. Elle est transitive. Elle fonctionne. Le paquet expédié de nombreuses fois est toujours reçu. Elle intègre parfaitement ses images, ses associations les plus incongrues, dirait-on, si pouvait se poser — mais elle ne se pose pas — la question de la vraisemblance, autrement dit, si la narration avait une ombre.

Françoise de LAROQUE

**A TRAVERS LE MUR** : Jean-Charles Depaule, avec la collaboration de Jean-Luc Arnaud. Centre de Création Industrielle - Centre Georges Pompidou.

*A travers le mur*, le livre que Jean-Charles Depaule a réalisé avec la collaboration de Jean-Luc Arnaud pour les dessins, traite d'un sujet point trop surprenant de la part de quelqu'un qui enseigne à l'École d'Architecture de Versailles, puisqu'il s'agit de raconter, de montrer, à travers une sorte d'anthologie de la littérature arabe, et d'images, de quelles façons les habitants du Caire, de Damas, d'Alep, de Sanaa, s'ouvrent ou se ferment à l'extérieur, communiquent avec celui-ci. Ce qui fait à mon sens l'originalité de ce livre, c'est que le sujet est abordé d'un point de vue littéraire (pas seulement à cause des textes d'auteurs qui l'émaillent) en même temps qu'avec une grande précision iconographique (dessins, photographies, calligraphie arabe).

Voici comment le sujet est présenté dans l'Avant-propos : « Il s'agit de façons dont les corps, les vues et les sons franchissent la frontière de l'habitation dans les villes de l'Orient arabe... de la manière que la vie quotidienne a d'y définir des territoires, de contrôler leurs limites, de négocier des passages ; et de l'espace sur lequel celui-ci prend appui ou achoppe, des lieux qu'elle investit, neutralise ou détourne. Il s'agit de murs, de portes, de fenêtres, de balcons (et de terrasses), et de gestes, de mouvements, de regards et de mots ».

Autant dire que cet ouvrage a un grand pouvoir de stimulation, que le lire c'est avoir envie de connaître plus et mieux les lieux dont il est question, mais c'est tout aussi bien capter et emporter pour soi des images et des songes, c'est faire des rapprochements dont on n'aurait pas eu l'idée, c'est se sentir augmenté par l'appréhension d'une réalité moins lointaine qu'il n'y paraît.

Marie ETIENNE

**CHATILA** : Gérard Noiret. Actes Sud.

La substance du présent : Objectivité, au moins apparente, de cette poésie, regards tournés vers l'extérieur, généreuse présence à ce qu'il est

convenu d'appeler le réel. L'auteur se parle, ou parle à une femme. Ce *tu* est plusieurs.

Les souvenirs sont là, le regard intérieur aussi, mais ils n'émergent qu'à partir du quotidien dans lequel la nouvelle du massacre de Chatila ne laisse pas de traces. On pourrait dire de ce livre qu'il est inquiet, qu'il y s'agit, d'abord, d'inquiétude. Car « Rien ne met en doute

dans le colosse du jour l'apparence non fissurée ».

Les actes quotidiens, les paysages citadins ou de vacances s'entr'aperçoivent, parfois le poème s'envole mais comme un cerf-volant qu'on retient de la terre :

« Chante pêcheur, chante  
des talons frappent l'asphalte  
des voitures freinent,

un écolier certainement ».

La rupture narrative ne gêne pas ici le sens. Au contraire il surgit vivement, on *voit* la rue, l'enfant, soudain.

Des personnages, Jacqueline, la mère Brunceau habitent régulièrement les lieux. Les voisins sont plus anonymes, mais leur présence pèse amicale ou bien inquiétante. Les femmes passent « sortes d'oursins merveilleux », elles semblent avoir une force d'aube.

Marie ETIENNE,

## CHRONIQUE DES RECUEILS

Dans sa collection « L'Apprentypographe » (34 chemin des Roses, 6765 Harnoncourt. Belgique) dont j'ai déjà salué le goût raffiné, Guy Goffette vient de publier ADIEUX A LEGER, de Pierre Oster, pages graves et nobles qui commémorent l'exigence morale de Saint John Perse, et PRESENT COMPOSE, long et beau poème de Pierre-Alain Tâche.

L'éditeur Thierry Bouchard, dont on connaît les choix rares et élégants, vient de publier quelques pages inspirées de Pierre-Albert JOURDAN sous le titre EN PENSANT AUX PEINTURES D'ANNE-MARIE JAG COTTET ; de ce peintre l'ouvrage reproduit 4 fines aquarelles.

Les Editions Folle Avoine (Les Bois, 35850 Romillé) publient avec beau coup de soin plusieurs beaux ouvrages d'Andrée Chedid, 7 PLANTES POUR UN HERBIER, GRAMMAIRE EN FETE ET 7 TEXTES POUR UN CHANT.

Marianne Auricoste édite à la Librairie Le Pont de l'Epée un bel ouvrage, LETTRE DE BEAUCE, journal d'un été, dans la chaleur de la plaine, dans le silence, dans l'attente, dans la solitude du poème.

Les Cahiers du Confluent (BP 54, 77130 Montereau) ont fait paraître ces derniers temps plusieurs poètes : dans leur « collection grecque », dans la traduction sûre, souple et vivante de Michel Volkovitch LIBIDO, beau recueil de Manolis Pratikakis, et POEMES, de Maria Laïna ; dans leur « collection chinoise », POEMES de Shu Ting, jeune poétesse déjà célèbre du Sud de la Chine, traduite ici avec goût et précision par Annie

Curien et Isabelle Bijon. On a le plaisir de lire aussi TRAVERSEES MATINALES de Paul de Roux, qu'illustrent des dessins d'Anne-Marie Jacquot, et LE CEP DE LA NUIT de Gaston Puel, poèmes dont les exemplaires de tête sont enrichis de gravures de Michel Carrade.

Je remarque aussi UNE ROUTE AU MILIEU DE LA NUIT, recueil ardent avec plusieurs beaux poèmes de Dominique Sorrente, publié par les Cahiers Froissart, à Valenciennes.

Les éditions Sud publient LE POETE EN LAMBEAUX de Pierre della Faille, un beau recueil, émouvant, paroles déposées peu à peu sur la page au fur et à mesure de la traversée douloureuse et opiniâtre de la maladie.

Les mêmes éditions publient CONTINUO un recueil intéressant d'Alain Lambert.

J'attire l'attention sur un étonnant recueil de « la poésie des fous et des crétiens dans le nord de la France 1970-1985 », fait par Henri Lépécuchel, Ivar Ch'vavar et Martial Lengillé : ils lui donnent le titre CADAVRE GRAND M'A RACONTE (45 rue Jeanne d'Arc, 80000 Amiens).

### CHRONIQUE DES REVUES

LE JOURNAL DES POETES (42, rue de Chastre, 5872 Corroy-le-Grand, Belgique) est une des bonnes revues actuelles et a la qualité d'être à l'écoute des poésies aussi bien françaises qu'étrangères ; son n° 1/2 de 1986 présente des poèmes de Christian Hubin, Jean-Pierre Lemaire, Ettim Kletnikov, Denise Levertov...

Parmi plusieurs revues littéraires soviétiques qui me sont parvenues je remarque LITERATOUNAIA OUTCHOKA (U.R.S.S. 125015, MOSKA A-15, G-S-P-4, Novodmitrovs aia 5a) : poèmes de Mikhaïl Gavriouchine, Stass Iatchenko et Tair Aslanli ainsi qu'un article fort éclairant sur les poèmes d'Ivan Jdanov dont on sait qu'il est un des plus prometteurs des jeunes poètes russes.

LOESS (St-Martin-de-Cormières, 12290 Pont-de-Salars) consacre son n° 23 à un intéressant dossier sur Michel Deguy : divers documents et un entretien instructif du poète avec Xavier Bordes.

SHI KAN, important mensuel de poésie chinoise (Beijing, Hufanglu-jia 15 hao, République populaire de Chine) publie dans son n° 201 de février 1986 une brassée de poètes contemporains. Parmi eux l'attachante Shu Ting appartenant au groupe dit « des poètes obscurs » ; à signaler aussi des poètes de Hong Kong, de Pologne et de Roumanie.

LES CAHIERS DU DESERT (40, avenue Henri-Jean, 4880 Spa, Belgique) dont on connaît la qualité réunissent dans leur n° 4/4, sous le titre « Féminins singuliers », des pages de Chantal Chawaf, Catherine Weinzaepflen, Gisèle Prassinos...

La revue LE P.E.N. HONGROIS (Vörösmarty tér I, Budapest 1051), publication de grande qualité en français et en anglais, présente dans son n° 26 des poèmes de Gyula Illyès, Á.M. Nagy, Dezső Tandori, Sandor Weöres, etc.

L'importante revue HORA DE POESIA (Virgen de la Salud 78, Barcelona 08024) publie la poésie internationale dans son n° 40, 41 et un bel hommage à Salvador Espriu dans son n° 42.

La belle revue ENTRE LAS LETTRAS (Apartado Aero 2130, Villavicencio, Meta, Colombie- « revue culturelle », publie parmi ses pages, de la poésie ; son n° 16/17 donne à lire des poèmes de Rafael del Castillo et Julio Chaparro.

Le 56<sup>e</sup> numéro de l'ARBRE A PAROLES (45, rue du Village, 4110 FLEMALI, Belgique) est un fort volume consacré à l'œuvre de Pierre Dhainaut : beaux poèmes inédits de celui-ci et contributions inégales d'auteurs divers.

Le n° 20 de POESIMAGE (7, chemin des Terres Noires, 77176 Savigny-le-Temple) présente des photos de Bernard Descamps et des poèmes intéressants de Jean-Pierre Siméon, Alain Freix, Emmanuel Dall'Aglio.

MAI HORS SAISON (1, place de la Résistance, logt 1122, 93170 Bagnolet) réuni dans son n° 11 des contributions inégales parmi lesquelles je remarque celles de J.-M. Gibbal, Charles Juliet et Bernard Noël.

Le n° 27 de PLEIN CHANT (Bassac, 16120 Châteauneuf-sur-Charente, consiste en un remarquable dossier sur André Druelle : inédits en vers et en prose et diverses études, en particulier de Jean Le Mauve, Jean François Dubois et Claude Le Roy.

FANAL 89 (Joëlle Brière, 89510 Véron) réunit dans son n° 12 certains beaux poèmes, en particulier de Claude-H. Lambert et Jany Dormoy qui anime avec talent « l'Atelier Cantoisel », centre d'art contemporain à Joigny.

MATIERES/VERSO (15, bd de l'Industrie, 01600 Trévoux) réussit un assez intéressant n° 5 ave centre autres des textes sur la comète de Halley et des pages du poète mexicain Jorge Lobillo.

Précédemment son n° 4 proposait des poèmes de Michel Besnier, Jean-Louis Rambour, etc., et les réflexions de plusieurs animateurs de revues sur le thème « un déclin des revues ? ».

INTERVENTIONS A HAUTE VOIX (5, rue de Jouy, 92370 Chaville, consacré à Matthieu Messagier dont sont publiés deux longs extraits de divers auteurs.

Le n° 9/10 de LUVAH (15, rue Gustave Courbet, 25000 Besançon) est consacré à Matthieu Messagier dont sont publiés deux longs extraits de manuscrits et des documents.

ELAN (31 rue Foch, 59126 Linselles) publie toujours divers poèmes d'inspiration pacifiste ; je signale son n° 98 qui s'intéresse à Giono.

Yves BERGERET

*Hussein Mansour Al-Hallaj. Poèmes mystiques, Editions Sindbad (traduction et présentation de Sami-Ali).*

*Adonis*. Introduction à la poésie arabe. Editions Sindbad (avant-propos d'Yves Bonnefoy. Traduction de Bassam Tahlan et Anne Wade Min-kowski).

Je crois avoir déjà eu l'occasion de signaler les éditions Sindbad et de souligner l'excellent travail qu'elles accomplissent pour une meilleure connaissance des littératures arabes. Les deux ouvrages qu'elles publient ici vont admirablement dans ce sens et, malgré des différences de surface importantes, se complètent merveilleusement. En effet, le livre d'Adonis, ce poète libanais contemporain, dont on connaît par ailleurs les « Chants de Mihyar le Damascène — parus en 1983 aux mêmes éditions, texte de quatre leçons prononcées en 1984 au Collège de France, permet de mieux comprendre celui d'Al-Hallaj. Cette introduction à la poésie arabe est à la fois historique et sociologique, situant la démarche d'écriture poétique arabe dans sa continuité et son originalité propre. Il ne s'agit nullement ici d'un ouvrage de poésie au sens où la linguistique nous a habitués à employer ce terme et les propos qu'il contient sont très différents de ceux, par exemple, que pouvait tenir Jamal Eddine Bencheikh dans sa « poésie arabe », mais plutôt d'un désir de marquer la différence, les spécificités, le génie propre de la poésie arabe par rapport à ceux de la poésie occidentale. C'est en ce sens qu'indirectement, il éclaire la lecture d'Al-Hallaj, sinon, nous risquerions de lire comme un mystique chrétien. Or, il y a dans le traitement poétique du langage par cet auteur du IX<sup>e</sup> siècle de notre ère, pour autant que je puisse en juger au travers de la traduction, une systématisation récurrente, obsessionnelle, de l'antanaclase qui, nous semblant parfois aux limites d'un usage tautologique, ne s'éclaire, ne nous ouvre des perspectives poétiques vertigineuses, que dans une connaissance au moins élémentaire de l'existence dans la langue arabe des « addad » ces mots au sens opposés et dans la mise en situation que fait Adonis, dans sa deuxième leçon, de la poésie arabe et de ses rapports au texte coranique.

Jean-Pierre BALPE

### D'UNE ANTHOLOGIE L'AUTRE (I)

Ici il faut saluer et remercier. Tout d'abord Emmanuel Hocquard et Claude Royet-Journoud pour avoir choisi vingt deux poètes des U.S.A. parmi les suivants de ceux que Jacques Roubaud et Michel Deguy avaient rassemblés en 1980 (*Vingt poètes américains*, Gallimard) parmi lesquels on trouvait Gertrude Stein et Louis Zukofsky, Larry Eigner et David Antin... Saluer et remercier les traducteurs, Marc Chenetier, Philippe Jaworski et Claude Richard pour leur travail courageux dans un domaine mobile et complexe.

Il faudrait citer les vingt deux poètes, de la plus jeune, Diane Ward, à l'ainé Keith Waldrop, dont on sait qu'il dirige avec Rosmarie Waldrop les Editions *Burning Deck* à Providence, est ici, incontestablement, une des figures les plus originales, les plus fortes... Son poème, *The concept of through* qui figure dans l'anthologie, représente une extrême condensation de la pensée alliée à une formulation des plus rigoureuses. Difficile de ne pas citer Clark Coolidge aussi, ses constantes innovations lexicales et rythmiques, le souvenir de sa voix... Michael Palmer, son approche subtile et comme inversée d'un réel toujours en mutation. Charles Bernstein, le chef de file des « L=A=N=G=U=A=G=E poets » où l'on trouve, aussi, Rae Armantrout, Susan Howe, Bob Perelman, Ron Silliman qui figurent dans l'anthologie... Tom Raworth, le vingt deuxième poète car bien qu'Anglais il n'est publié qu'aux U.S.A.



Signalons, en outre, qu'autour de la parution de cette anthologie, plusieurs manifestations ont été organisées avec le concours de l'ARC-Littérature à l'initiative d'Emmanuel Hocquard, le Centre Littéraire de l'Abbaye de Royaumont avec Rémy Hourcade. Une lecture des poètes de l'anthologie invités à Paris, Rae Armantrout, Mei-Mei Berssenbrugge, Clark Coolidge, Michael Palmer a eu lieu, avant le séminaire de traduction à Royaumont, à la Librairie *Village Voice*, à Paris, rue Princesse. Et une autre au Musée d'Art Moderne, à l'ARC après le séminaire avec, entre autres, le concours de Jean Daive, Philippe Mikriammos, un des traducteurs des Cantos de Pound qui viennent de sortir chez *Flammarion*, et Judith Crews...

Une anthologie des plus vivantes que nous vous souhaitons de lire au plus vite.

Joseph GUGLIELMI

---

(1) *21 + 1 Poètes américains d'aujourd'hui*, Editions bilingue, 2 volumes, 624 p., Edition DELTA, Université Paul Valéry, B.P. 5043, Montpellier Cédex. 160 F.

**Robert Davreux.** Jacques Roubaud, Collection Poètes d'aujourd'hui, Editions Seghers.

Ce livre est bien venu. Le travail de Jacques Roubaud est en effet considérable qui s'étend de l'écriture poétique proprement dite à la logique en passant par l'écriture théâtrale ou romanesque et l'approche théorique, soit au sein de groupes de recherches universitaires comme le Collège de Philosophie ou le Centre de poétique comparée, soit au sein de groupes de recherche « appliquée » comme l'OULIPO ou l'ALAMO.

L'intérêt essentiel de cet ouvrage, outre l'accès qu'il offre — au moins partiellement — à des textes peu connus, voire difficilement accessibles, est de donner une vision synthétique de ce travail et d'en montrer toute la cohérence. Les cinquante pages d'introduction de Robert Davreux sont, à cet égard, éclairantes.

**Jean Tardieu.** Margerites (poèmes inédits 1910-1985), Editions Gallimard.

On connaît bien l'œuvre, commencée presque avec le début du siècle, de Jean Tardieu et son originalité décapante. Les premiers écrits qu'il nous propose de ce recueil-testament ont été écrits à l'âge de sept ans : Jean Tardieu tient ainsi à affirmer que sa vie et l'écriture ont toujours été inséparables : « Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs je vois une main, — main d'enfant, d'adolescent, mais d'homme puis de vieil homme, en proie au besoin d'écrire... » Il s'agit d'un ensemble de textes inédits, oubliés en marge des recueils précédents, accompagnés de commentaires — avant-propos ou arguments — qui en éclairent la venue et la nécessité.

Rien à voir, en aucune façon, avec un quelconque propos narcissique qui voudrait, de l'auteur, exposer toute trace écrite. Ce qui s'affirme, c'est la vigueur, la profondeur, la permanence d'une démarche vitale d'écriture : « Bientôt, très bientôt sans doute, je vais me plonger dans l'oubli. Mais par un surprenant et absurde paradoxe, ou par le fait d'une illusion risible, je crois voir se multiplier autour de moi, au lieu de se raréfier, les plaisirs et les travaux, les curiosités, les rencontres, les liaisons de l'esprit et du cœur, les mille et un sujets de vivre et d'espérer. » Comme en un seul livre réunie, la vie entière.

Jean-Pierre BALPE

## NUMEROS DISPONIBLES

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs.*
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A.
57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE.
58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU.
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age.
76. PHILIPPE SOUPAULT. — POETES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. — POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. — NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE. L'OULIPO.
86. AMOUR AMOUR.
87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.

88. POESIE-PERFORMANCE.

89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heisseinbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean Tortel, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport, Ch. Tarting, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-B. Percet.

91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.

92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES.

93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.

94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.

95. ALAMO - Littérature, Mathématique, Ordinateurs.

96-97 JEAN TORTEL : Etudes, poèmes, critiques, textes, photos, dessins, notes, inédits, recettes, témoignages, entretiens, etc. : G. Arseguet, J.-P. Balpe, A. du Bouchet, P. Chappuis, N. Cendo, G.-E. Clancier, A. Coulange, L. Decaumes, H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Dupin, Cl. Esteban, D. Esteban, P. Getzler, L. Giraucon, J.-M., Gleize, J. Guglielmi, Guillevic, E. Hocquard, Ph. Jaccottet, R. Jean, G. Jouanard, M.F. Jouannic, F. de Laroque, P. Lartigue, J. Laude, G. Mounin, S. Nash, G.-D. Percet, L. Ray, R. Regnaut, M. Ronat A.R. Rosa, J. Roubaud, Cl. Royet-Journoud, R. Sabatier, J.-L. Sarré, J.-L. Steinmetz, J. Todrani, Toursky, F. Valabrègue, B. Vargaftig, A. Veinstein...

98. JAROSLAV SEIFERT. — POETES DANOIS D'AUJOURD'HUI.

99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue, avec des sextines de : Bertolome Zorzi, Pietro Bembo, Scipione Agnelli, François Pétrarque, Salomon Certon, Montemayor, Lope de Vega, Luis de Camoëns, Barnaby Barnes, Martin Opitz, Andreas Gryphius, Ezra Pound, Louis Zukofsky, Elisabeth Bishop, Joan Brossa, etc... *Textes et poèmes* : Anne-Marie Albiach, Claude Adelen, Joseph Guglielmi, Claude Jallamion, Lionel Ray. *Gaston Massat* : poèmes, présentations Armand Olivennes et Lucien Bonnafé.

100. LE TANGO

102. PIERRE REVERDY : H. Deluy, J. Garelli, J. Guglielmi, G. Jouanard, P.L. Rossi, J. Roubaud. Et : Y. Bergeret, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, Marie Etienne, J.L. Herisson, A. Lance, Ph. Longchamp — *Tom Raworth, Dylan Thomas, Catulle, Andréa Zanzotto.*

103. 1930 : POEMES D'OUVRIERS AMERICAINS. Henri Lefebvre. Et : Peretz Markish, Haïn Vidal Sephiha, Clarisse Nicoïdski-Abinum, J.-P. Balpe, H. Deluy, J.-Ch. Depaule, J. Garelli, B. Noël, A. Olivennes, J.-M. Raynaud.

## *Des mots à ne pas oublier*

**RUBEFIER** : Rendre rouge.

« Car on le doit rubifier. Et ce est le labour premier. »

LA FONTAINE

**FLACHE** : n. f. Mare dans un bois.

« Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache. »

Arthur RIMBAUD

Petite rubrique ouverte à nos lecteurs : un ou plusieurs mots peu utilisés, que vous aimez, avec, si possible, un vers dans lequel ce mot est employé.

---

# action poétique

Abonnement  
ou  
Réabonnement

Nom, prénom, adresse : \_\_\_\_\_

---

Je m'abonne pour \_\_\_\_\_ an (s) à la revue

France - 1 an (4 n<sup>os</sup>) 150 F — 2 ans (8 n<sup>os</sup>) 270 F

Etranger - 1 an (4 n<sup>os</sup>) 230 F — 2 ans (8 n<sup>os</sup>) 400 F

Pour l'Etranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

- Je désire également recevoir les numéros suivants (voir la liste des n<sup>os</sup> disponibles : \_\_\_\_\_)

— Je vous adresse la somme totale de \_\_\_\_\_ F

Action Poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n° 2,  
77210 AVON.

## LIRE

MARSEILLE - NEW YORK : Les surréalistes à Marseille - André Dimanche.

Jacques ROUBAUD : Quelque chose noir - Gallimard.

Jean TORTEL : Trottoir de trèfle - Ryôan-ji.

André SALMON : Carreaux et autres poèmes - Gallimard.

Jean-Michel MAULPOIX : Jacques Réda - Seghers.

Danielle AUBY : Chili - Ubacs.

Bernard VARGAFTIG : Cette matière - Ryôan-ji.

LEWIS CAROLL : La chasse au snark - Ramsay.

Michel DEGUY : Poèmes II - Gallimard.

Dezsö KOSZTOLANYI : Le traducteur cleptomane - Alinéa.

Lionel RAY : Approches du lieu - Ipomée.

Roger LAPORTE : Feuille volante - Le Collet de Buffle.

Joseph GUGLIELMI : Fins de vers - P.O.L.

21 + 1 Poètes américains d'aujourd'hui, anthologie bilingue - Delta.

MILAREPA : Les cent mille chants - Fayard.

Raphaële GEORGE / Jean-Louis GIOVANNONI : L'absence réelle - Unes.

Marie ETIENNE : La Face et le lointain - Ipomée.

Luis CERNUDA : Poèmes pour mon corps - Fata Morgana.

Charles REZNIKOFF : Le musicien - P.O.L.

Anna SEGHERS : Transit - Alinéa.

Jean-Claude MONTEL : Mon dormeur - Ryôan-ji.

Marcelin PLEynet : Les Etats-Unis de la peinture - Seuil.

André LIBERATI : Nadir - José Corti.

Andrea ZANZOTTO : Le galaté au bois - Arcane 17.

Alain RAIS : Même entre autres esquisses - Seghers.

Claude MOUCHARD : Ici - Le Nouveau Commerce.

Jacques DONGUY : 1960-1980, poésie concrète, poésie sonore, poésie visuelle - Henri Veyrier.

Philippe SOUPAULT : Mémoires de l'oubli - Lachenal & Ritter.

Christa WOLF : Changement d'optique - Alinéa.

Christine ARMENGAUD : La Suède à dos de cueillère - Actes Sud.



## PORC A L'ALENTEJANE

« Alentejo » : « Além do Tejo », au-delà du Tage, vers le sud. Une région qui s'étend sur toute la largeur du Portugal, de l'Espagne à la mer atlantique et qui touche, à son sud, à l'Algarve, terre bénie des touristes. Vastes étendues, le plus souvent plates. La principale richesse de l'Alentejo, dit-on, est la solitude. Evora, la sorte de capitale, est une ville de toute beauté. Région de la réforme agraire, des paysannes au poing levé. Région de poissons, de coquillages, de porcs, d'olives et d'huile, de fromage de brebis et de raisins.

Pour honorer *Pessoa* (qui n'aimait pas que le « bagaço », le marc portugais, mais il l'aimait beaucoup, c'est vrai) et pour notre plaisir, je vous propose deux plats, simples et faciles à réaliser.

### *Une salade Alentejane :*

Faites griller, ou passez au four, sans les vider, 2 ou 3 beaux poivrons rouges charnus, pas ridés. Grillés, vous enlevez la peau, vous les videz, les coupez en lamelles. Ajoutez-les aux tomates cueillies mûres, épluchées, coupées en quartiers. Un tout petit bol de riz bien ferme. Une sauce faite d'ail écrasé, une cuillerée à café de moutarde, huile d'olive, vinaigre de vin. Persil. Très peu de sel, pas de poivre.

### *Une viande à l'Alentejane :*

Pour 4 personnes, un petit kilo d'échine de porc. Vous coupez la viande en tranches. Vous frottez avec la crème d'ail (3 ou 4 gousses), puis avec de la farine de piment rouge *doux* (attention). Vous laissez ainsi, en couvrant d'un linge, pendant 24 heures. Au moment du repas, dans un poêlon, vous passez les tranches de viande, que vous avez recoupées si c'est votre goût, au saindoux pétillant. Vous avez lavé et nettoyé un kilo de palourdes ou autres clovisses (car les palourdes sont toujours chères !). Après un quart d'heure de cuisson de votre viande, vous mettez dans un autre plat, les palourdes à feu soutenu avec un verre ou deux de vin blanc sec, une feuille de laurier, un oignon en rondelles, une branche de persil. Quand vos coquillages seront ouverts, votre viande sera cuite. Vous servez sur un plat chaud les tranches d'échine de porc bien dorées, les coquillages par dessus, le tout mouillé, légèrement, du bouillon de cuisson des palourdes. Vous ajoutez des feuilles de coriandre frais hachées, un jus de citron. Les Portugais mangent des frites avec. Moi pas. C'est étonnant, cordial, ça a de la gueule et de la tenue.

H.D.